
NOTES

SUR

L'HISTOIRE DE LAGHOUAT

(Suite. — Voir les nos 211 et 212-213)

CHAPITRE III

I

Mohammed-ben-Abdallah, sultan d'Ouargla, était, lorsque nous arrivâmes en Algérie, un simple marabout des Oulad-Sidi-Ahmed-ben-Youcef, fraction de la tribu des R'ocel, qui a ses tentes au nord de Tlemcen; vers 1840, il professait, en qualité de taleb, à la zaouïa de Sidi-Yacoub des Oulad-Sidi-Cheikh et s'appelait Brahim-ben-Abou-Fars, suivant les uns, et Brahim-ben-Abd-Allah, suivant les autres. Jusqu'alors, il s'était fait simplement remarquer par sa grande piété. Mais, vers la fin de l'année 1840, il sentit l'ambition s'éveiller en lui et affecta dès lors une dévotion plus ardente et une pratique plus rigoureuse des prescriptions religieuses. Sa réputation de sainteté ne tarda pas à se répandre dans tout le pays, et il acquit bientôt une grande influence sur les R'ocel, les Beni-Amer et les Thrara.

C'était au plus fort de la lutte contre Abd-el-Kader. Mouley-Cheikh-Ali, agha de l'émir chez les R'ocel, supportait avec peine d'être sous les ordres du khalifa Bou-Hamida. Cette autorité lui devint même si odieuse que, pour s'y soustraire, il résolut de se révolter contre l'émir, dont il n'avait jamais reçu que des bienfaits. Afin de pouvoir opposer à l'influence religieuse d'Abd-el-

Revue africaine, 38^e année. Nos **214-215** (3^e et 4^e Trimestres 1894). 48

Kader une influence de même nature, il mit en avant ce marabout dont on parlait beaucoup, et qui venait de prendre le nom de Mohammed-ben-Abdallah. Avec cet homme, à qui il affecta de laisser le premier rang, il parvint à attirer à lui une partie des Beni-Amer et des Thrara.

Le colonel Tempoure, commandant supérieur d'Oran, instruit de cet événement par notre agha Mustapha-ben-Ismaïl, avec lequel Mouley-Cheikh-Ali et Mohammed-ben-Abdallah s'étaient hâtés de se mettre en relation, entra aussitôt en campagne pour soutenir cette levée de boucliers. Il eut, le 23 décembre 1841, une entrevue avec ce dernier, près de l'Isser. Mohammed avait avec lui deux cents cavaliers, et annonçait en avoir laissé un bien plus grand nombre à Seba-Chiourk. Le colonel, ébloui par cette dignité extérieure dont les musulmans d'un certain rang savent s'envelopper, entraîné d'ailleurs par l'exemple de Mustapha-ben-Ismaïl, et peut-être aussi rendu un peu crédule par le désir naturel de terminer à lui seul une affaire fort importante, vit dans Mohammed-ben-Abdallah un antagoniste redoutable pour Abd-el-Kader, conclut avec lui une espèce d'alliance verbale offensive et défensive, et lui donna le titre de sultan. Puis, il rentra à Oran pour permettre à ses troupes de se reposer. Abd-el-Kader en profita pour attaquer le nouveau sultan, qui dut s'enfuir auprès des Français.

Le général Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, arriva après avoir reçu les rapports annonçant l'apparition de Mohammed-ben-Abdallah sur la scène politique. S'étant emparé de Tlemcen, il manda ce personnage auprès de lui, pensant pouvoir en tirer quelques services; mais celui-ci ne parvint à rallier qu'une soixantaine de cavaliers, tant les esprits s'étaient promptement détachés de lui. Cependant le gouvernement l'établit à Tlemcen avec le titre de khalifa.

Le général Bedeau commandait alors dans cette ville.

Mohammed étant plus embarrassant qu'utile, le général lui fit comprendre que, sans plus se mêler de rien, il devait vivre en paix au moyen du traitement qui lui était alloué, ce à quoi il parut se résigner assez philosophiquement. Plus tard, comme il continuait à être gênant, on l'engagea à faire le pèlerinage de la Mecque (1). Il comprit que ce conseil était un ordre, et partit, la haine au cœur, à la Mecque; il vit Si-Mohammed-ben-Ali-es-Senoussi (2), et fut bientôt avec lui en parfaite communauté d'idées.

Après la révolution de 1848, de nombreuses insurrections éclatèrent en Algérie : Si-Senoussi, croyant le moment favorable, résolut d'utiliser l'influence de Mohammed-ben-Abdallah, pour soulever contre nous les tribus sahariennes. D'accord avec les Turcs, il parvint à lui persuader qu'il était destiné à jeter tous les Français à la mer, et le décida à se rendre en Algérie. En 1849, Mohammed-ben-Abdallah s'embarqua pour la Tripolitaine avec Izzet-Pacha, gouverneur de cette province. De Tripoli, il se rendit à Ghadamès, puis à Touggourt. Mal reçu dans cette ville, il se décida à gagner Ouargla, espérant profiter de l'anarchie qui y régnait pour s'emparer plus facilement du pouvoir. Si-Senoussi l'avait d'ailleurs chaudement recommandé à une sainte maraboute, Lalla-Zhora, et à Ould-Allah-ben-Khaled, chef influent de Mkhadma.

Il fut parfaitement reçu et sa dévotion lui acquit en peu de temps une certaine influence et une grande réputation de sainteté. Au mois de mai 1850, le lieutenant Carrus, alors à Laghouat, signala à l'autorité supérieure la présence de ce marabout dans le Sud. Il avait été lui-

(1) Cf. Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, t. III, p. 3 sq.

(2) C'était un des mokaddem les plus influents de l'ordre de Mouley-eth-Thaiyeb. Il a fondé une confrérie qui est devenue très redoutable et dont les khouans appartiennent au 4^e groupe, celui des Mohammédia. La zaouïa principale est en Tripolitaine. Sid-es-Senoussi est mort en 1859.

même prévenu de ce fait par un certain Addoun-ben-Saïd, amin des Beni-Mzab à Blida, qui était allé à Beni-Isguen pour affaires. Ayant appris par la voix publique qu'un marabout prêchait la guerre sainte à Ouargla, Addoun, désireux d'en avoir le cœur net, se rendit dans cette ville et vit, en effet, Mohammed-ben-Abdallah, autour de qui commençaient à se grouper un certain nombre d'Arabes du Sud.

Peu après, Ben-Babbia, sultan d'Ouargla, mourut, et les gens de ce ksar, poussés par Lalla-Zhora et Ould-Allah-ben-Khaled, s'empressaient d'offrir le pouvoir à Mohammed-ben-Abdallah. Celui-ci, après s'être fait longtemps prier, accepta, paraissant se sacrifier pour faire le bonheur de ceux dont il était devenu le compatriote. Il fut, en conséquence, nommé sultan.

Le premier essai qu'il fit de sa puissance fut de sommer le cheikh Abou-Hafs de N'gouça de lui faire sa soumission ; mais celui-ci s'enfuit à Tiaret (août 1850). Le sultan résolut ensuite de se venger des Oulad-Moulat qui l'avaient mal accueilli à son passage à Touggourt, et auxquels il attribuait son échec dans cette région. Les Oulad-Moulat furent complètement razzés. Enhardi par ce succès et renforcé par les Chambâa de Metlili, Mohammed décida de tenter un coup de main sur Touggourt, où l'appelait Soliman-ben-Djellab, parent et ennemi du cheikh de cette ville.

Le 2 octobre, Mohammed-ben-Abdallah entra, sans coup férir, à Temacin ; aussitôt tous les mécontents de l'Oued-R'ris se rallièrent à lui. Mais le 5 octobre, le cheikh Ben-Djellab vint l'attaquer et le battit après une lutte très vive. Reconnaissable au burnous vert qu'il portait, le sultan fut blessé, et ne dut son salut qu'au dévouement des Chambâa dont plusieurs lui firent un rempart de leur corps. Il laissa cinquante des siens sur le terrain ; Ben-Djellab ne perdit que six cavaliers. Le 8 octobre, ce dernier vint de nouveau attaquer Mohammed-ben-Abdallah dans Temacin ; mais les gens

du ksar, embusqués dans les jardins, lui firent subir des pertes sérieuses, et quelques cavaliers, tombant sur ses derrières, jetèrent la panique parmi ses partisans, qui s'enfuirent à Touggourt. Toutefois, désespérant d'entrer de vive force dans cette ville, le sultan reprit le chemin d'Ouargla.

Quelques jours après, Ben-Nacer le rejoignit à Rouissat, avec les Larbâa dissidents. Grâce à ce puissant renfort, grâce surtout à l'intelligence et à l'audace de Ben-Nacer, le chérif put espérer un moment que ses ambitieux projets se réaliseraient, et qu'il pourrait nous tenir en échec dans le Sahara. Mais, avant de commencer ses opérations, il tenta de gagner Si-Chérif à sa cause et lui fit écrire par Ben-Nacer la lettre suivante :

« A notre ami, Sid-Mohammed-el-Chérif! Salut à vous, de la part de vos frères, qui composent la djemâa des Larbâa, et notamment l'agha Ben-Nacer, Saâd-ben-M'bareck, etc....

» Nous vous informons que la djemâa de Sidi-Mohammed-ben-Abdallah est arrivée, et avec elle, celles des Mkhadma et des Chambâa. Nous avons, avec toute la sincérité du cœur, formé alliance avec elles; car, nous n'avons plus rien à espérer dans le pays des Français, et nous désirons nous rapprocher de Dieu. Nous vous considérons comme un des nôtres, et tout à fait pour nous, comme aussi vous devez nous compter entièrement à vous. C'est pourquoi, il est inutile de vous faire des recommandations. Salut! (1). »

Si-Chérif ne daigna même pas répondre, et se contenta d'envoyer cette lettre à Médéa (10 novembre 1851). Le 26 novembre, on apprit que les Saïd-Atba s'étaient ralliés au chérif d'Ouargla, et que les Oulad-Yacoub du Djebel-Amour s'étaient rendus au M'zab dans la même intention, mais qu'arrivés à Berrian, ils avaient

(1) Archives du Gouvernement général de l'Algérie.

changé d'idée et étaient rentrés sur leur territoire habituel.

Quelques jours après (11 décembre), le chérif enleva à Oglet-el-Medagguin, non loin de Laghouat, la majeure partie des troupeaux des Oulad-Saâd-ben-Salem. A cette nouvelle, les Oulad-Naïl coururent aux armes et réclamèrent vengeance. Si-Chérif se fit leur interprète auprès de l'autorité française, et se plaignit amèrement de l'incurie du khalifa de Laghouat. Des mesures furent prises aussitôt pour donner satisfaction à ces légitimes réclamations; et, le 2 janvier 1852, les goums des Oulad-Naïl, des Larbâa, des Beni-Laghouat et du Djebel-Amour furent convoqués à Aguebet-el-Medagguin, pour être mis sous les ordres de Si-Chérif, auquel fut confiée la direction des opérations.

Arrivé avec cinq cents cavaliers des Oulad-Naïl au lieu du rendez-vous, Si-Chérif apprit que le khalifa l'attendait à Berrian avec les contingents du Djebel-Amour. Il s'y rendit immédiatement, mais n'y trouva que cent cinquante cavaliers, commandés par Cheikh-Ali, auquel étaient adjoints Bou-Zian et Boudjera, chefs des Larbâa, en qui le khalifa disait avoir une grande confiance. Quelques jours après, Ed-Din-ben-Yahia, frère de Djelloul, lui amena cent cinquante cavaliers du Djebel-Amour; mais, manquant de vivres, et se sentant peu en sûreté à Berrian, dont les habitants montraient des dispositions hostiles, Si-Chérif dut se retirer à Beni-Isguen, où il fut bien accueilli et put se procurer tout ce dont il avait besoin.

Mohammed-ben-Abdallah était à Metlili; appelé par Bou-Zian et Boudjera, qui lui promettaient la défection des Larbâa, il accourut et prit au M'zab un renfort de cinq cents fantassins. Les deux partis se rencontrèrent à Aguerab, le 17 janvier 1852, vers trois heures de l'après-midi. Si-Chérif, à la tête du goum des Oulad-Naïl, enfonça l'ennemi, mais pris traîtreusement en queue par Bou-Zian et Boudjera, qui avaient entraîné avec eux

les Larbâa et une partie des Oulad-Yacoub, il fut forcé de se retirer, et vint camper sur l'Oued-Djedi, au sud du Djebel-bou-Khaïl.

Exaspéré par cette trahison, Si-Chérif en rendit compte immédiatement au commandant supérieur du cercle de Boghar. « Et si vous êtes Français, comme je vous connais avec du nerf et du courage, » dit-il dans la lettre, « vous nous vengerez de ceux qui nous ont trahis. » D'ailleurs, on ne le laissa pas sans secours ; le capitaine Pein, commandant supérieur de Bou-Saâda, vint immédiatement le rejoindre sur l'Oued-Djedi.

Ces événements prouvaient une fois de plus que l'organisation du Sud de Médéa était vicieuse et que l'autorité ne pouvait être confiée dans ce pays à un habitant des ksours. La conduite du khalifa accusait une complète impuissance à gouverner les nomades ou une politique tortueuse calculée en vue de ses propres intérêts. Si-Chérif, au contraire, s'était montré dans cette circonstance, comme toujours d'ailleurs, depuis qu'il s'était rallié à nous, brave, intelligent et dévoué. L'expérience qui venait d'être faite entre ces deux chefs devait nous dicter la marche à suivre. En tout cas, il fallait agir et créer dans le Sud une barrière indigène assez forte pour protéger, à l'aide de ses propres ressources, cette partie de nos frontières du Tell.

Le 7 février, le général Randon donna au général de Ladmirault l'ordre de former à Boghar une colonne mobile. Les goums du Titteri et du Tell furent convoqués. Ils fournirent quinze cents cavaliers conduits par les khalifas des aghas. Ces goums, joints à ceux des Oulad-Naïl, furent placés sous le haut commandement de Si-Chérif-bel-Arch. La colonne se composait, en outre, de quatre escadrons du 1^{er} de spahis, du 6^e escadron du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, du bataillon de tirailleurs indigènes d'Alger, de deux bataillons du 12^e de ligne et d'une section d'obusiers de montagne.

La nouvelle organisation politique du Sud avait été

dictée au commandant de la colonne par le général Randon. Si-Chérif-bel-Arch devait avoir sous son commandement tous les Oulad-Naïl de la subdivision de Médéa. Quant à Ben-Salem, qui n'avait pas les qualités nécessaires pour remplir le rôle si important qu'on lui avait confié, il devait venir se fixer à Médéa, où l'appelaient des intérêts matériels importants; il pourrait d'ailleurs s'y livrer en paix aux transactions commerciales, qui convenaient mieux à son caractère que les affaires politiques. Toutefois, pour reconnaître les services passés, l'un de ses fils conserverait le commandement de la ville de Laghouat et des ksours avec le titre d'agha, et le traitement qui y était affecté.

« Il importe également, » ajoutait le Gouverneur, « de se préoccuper de l'organisation qui sera donnée à la grande tribu des Larbâa, qui a été une des causes déterminantes des derniers troubles. Cette tribu, après ses nombreux conflits avec les Oulad-Naïl, ne saurait être placée sous le commandement de Si-Chérif. Il faut aviser à constituer les Larbâa isolément, à les faire relever de l'autorité française, sans les faire passer par l'intermédiaire d'un chef indigène qui ne serait point choisi parmi eux. C'est ce que désire surtout cette tribu, et il faut le lui accorder; car, bien que nous soyons mécontents d'elle, cela est en tout conforme à nos intérêts politiques (1). »

Pour se rendre à Laghouat, le général de Ladmirault choisit la route suivie en 1844 par le général Monge. Le 22 février, il quitta Tagguin, et le 4 mars, vint camper sous les murs de Laghouat. Après avoir communiqué ses instructions à Ahmed-ben-Salem, il le retint à son camp tout en le traitant avec bonté. Il marcha ensuite sur Ksar-el-Hiran, qui jusqu'alors était resté aux mains des dissidents, y entra sans coup férir et organisa ce ksar en place de dépôt, y laissant des approvisionnements

(1) Archives du Gouvernement général de l'Algérie.

à la garde d'un bataillon du 12^e de ligne et d'un peloton de spahis. Le 13 mars, il retourna à Laghouat au-devant d'un convoi de ravitaillement venant de Boghar et du 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique qui, parti de Cherchell, se rendait à Laghouat par Teniet-el-Hâd, Tagguin et Tadjemout. Le convoi arriva sans encombre, mais le 2^e bataillon d'Afrique reçut en route l'ordre de rebrousser chemin et de rentrer dans le Tell.

Cependant, la situation était devenue grave dans le Sud de la province d'Oran et au Djebel-Amour. Si-Hamza, agha des Oulad-Sidi-Cheikh, dont l'influence religieuse était considérable sur les tribus de cette région, venait de se laisser gagner par les avances et les sollicitations du sultan d'Ouargla ; ses contingents se rassemblaient, prêts à partir pour le Sud. Pour empêcher cette défection, le commandant Dégigny réunit à Tiaret une colonne forte d'un bataillon d'infanterie, d'un escadron du 2^e de spahis et des goums, se dirigea vers Géryville et donna à Si-Hamza l'ordre de se rapprocher de lui. Effectivement, sous prétexte de concourir aux opérations de la colonne Dégigny, Si-Hamza vint camper sur l'Oued-Zergoun, à deux marches au sud-est d'El-Maïa, dans la direction du M'zab, avec les Oulad-Sidi-Cheikh-Gheraba et la majeure partie des Lar'ouates-Ksel.

Le 25 mars, Mohammed-ben-Abdallah, dérochant habilement sa marche, passa dans les environs de Laghouat, alors occupée par la colonne de Médéa, et alla razzier les Oulad-Yacoub, campés près d'El-Maïa. Il descendit ensuite l'Oued-Zergoun et vint installer son camp près des Oulad-Sidi-Cheikh. Si-Hamza lui envoya trois chevaux de soumission, mais n'osa pas se rendre auprès de lui.

Aussitôt averti, le général de Ladmirault quitta Laghouat et prit position à Tadjerouna, aux sources de l'Oued-Zergoun. A son approche, le chérif reprit la route du Sud ; Si-Hamza, inquiet, se replia sur l'Oued-Segguer et s'arrêta sous les murs de Brézina. La vallée de l'Oued-

Segguer restait sa ligne de retraite, tant que la colonne de Médéa serait sur les hautes eaux de l'Oued-Zergoun. Mais, le 2 août, le commandant Dégigny, modifiant son itinéraire en raison des événements, vint camper non loin de Stitten, surveillant les ksours de Brézina et de Ressoul qui renfermaient les approvisionnements des Oulad-Sidi-Cheikh-Gheraba et des Lar'ouates-Ksel. Pris entre la colonne de Médéa et celle de Tiaret, Si-Hamza ne pouvait s'échapper; aussi, lorsque le commandant Dégigny lui donna l'ordre de se rendre le 5 avril à midi sous les murs de Ressoul, il s'inclina devant la fatalité, et, complètement démoralisé, se rendit au camp français. Sa soumission fut complète; le soir même, il vint installer son propre douar auprès des tentes françaises, pendant que ses tribus se mettaient en mouvement vers le Nord, pour regagner leurs campements habituels.

Le 7 avril, le commandant Dégigny reprenait la route du Tell, accompagné par Si-Hamza dont le drapeau marchait au centre de nos goums. Pensant obtenir son pardon, en entrant dans la voie des aveux, Si-Hamza remit au commandant trois lettres que le chérif lui avait confiées pour les faire parvenir à destination. Elles étaient adressées : la 1^{re} à Si-Cheikh-ben-Taïeb, qui était à la tête de nos émigrés sahariens à Ras-el-Aïn des Beni-Matar (Oran); la 2^e à Sidi-Mohammed-bel-Mekki, personnage très influent chez les Beni-Snassen et les Marocains de la frontière; la 3^e à Sidi-Mohammed-ben-Moulouk, mokaddem de Si-M'ahmed-ben-Zicin, correspondant de tous les tolbas de l'Est (1). Écrites de manière à flatter les passions religieuses et la crédulité des indigènes, ces pièces nous prouvèrent qu'une conspiration religieuse était ourdie contre nous, et qu'elle étendait sa trame non seulement sur les tribus du Djebel-Amour et du Sud de Médéa, mais aussi sur les populations de toutes nos frontières du Sud et de

(1) Voir ces lettres à l'appendice II.

l'Ouest. Le général Pélissier fit interner Si-Hamza à Oran, et le remplaça dans son commandement par son frère Si-en-Naïmi.

Grâce à l'attitude énergique du commandant Dégigny, grâce aussi à la précision de ses mouvements et à leur opportunité, nous avons pu enrayer la défection des Oulad-Sidi-Cheikh et éviter une levée générale de boucliers dans le Sud, où Si-Hamza, chef religieux très écouté, ne comptait que des partisans et des serviteurs qui se seraient empressés de se grouper sous ses drapeaux. Rassuré sur ce point, le général de Ladmirault quitta Tadjerouna et se rendit à Ksar-el-Hiran, pour procéder à l'organisation nouvelle des tribus du Sud de Médéa. Si-Chérif fut proclamé khalifa des Oulad-Naïl de la subdivision de Médéa; Ben-Hacen, fils aîné d'Ahmed-ben-Salem, fut nommé agha et eut sous ses ordres les ksours de Laghouat, El-Assafia, Tadjemout, El-Haouïta et Aïn-Madhi, la tribu des Mekhalif-Lazereg, serviteurs de la famille des Ben-Salem et gardiens de leurs troupeaux. Quant au ksar d'Aïn-Madhi, bien que placé sous l'autorité de l'aghâ des ksours, il restait, comme avant, aveuglément soumis au marabout Tedjini, dont notre khalifa de Laghouat avait toujours été le serviteur religieux plutôt que le chef. L'aghâ Yahia-ben-Maamar, frère de l'ex-khalifa, était de tous les membres de la famille Ben-Salem le plus cupide et le plus hostile à la France. Il fut destitué et son traitement de douze cents francs affecté à l'aghâ Ben-Nacer-ben-Salem. Les quelques fractions des Larbâa, que le général de Ladmirault avait ralliées dans les environs de Tadjerouna, furent déclarées indépendantes du chef de Laghouat : établies près de Ksar-el-Hiran, où elles avaient quelques jardins, elles relevèrent désormais directement de l'autorité française. Ksar-el-Hiran se vit appliquer la même mesure, bien que ses habitants fussent presque tous dans le Sud avec Ben-Nacer-ben-Chora. On espérait gagner ainsi les dissidents, et les amener à demander

l'aman. Mais il n'en fut rien, et, sur un ordre formel du Gouverneur, le général de Ladmirault quitta, le 25 avril, Ksar-el-Hiran, après en avoir fait abattre les murs, et reprit la route du Tell.

Ahmed-ben-Salem tomba malade à Boghar et y mourut. Ses funérailles eurent lieu à Laghouat. Tedjini y assista, et engagea vivement les fils de Ben-Salem et la population à servir « momentanément » les Français mieux que ne l'avait fait le khalifa. Malheureusement, ces excellents conseils ne tardèrent pas à être oubliés, et de grands malheurs fondirent sur les Beni-Laghouat.

II

Pendant que le général de Ladmirault était sous les murs de Laghouat, il était arrivé un certain Abdallah-ben-Brahim, qui se disait originaire de la Mecque et avait été élevé à Tafilet (Maroc); il était fort mal habillé, et ne vivait que d'aumônes; mais, après le départ de la colonne, il se montra couvert de riches vêtements et répandit l'or à pleines mains.

Informé de ce fait par l'agha Ben-Nacer-ben-Salem, le général Yusuf, qui venait de prendre le commandement de la subdivision de Médéa, fit partir aussitôt pour Laghouat Cheikh-Ali, alors à Médéa, et six spahis. Abdallah-ben-Brahim, arrêté en plein jour sur le marché de Laghouat, fut amené à Médéa. C'était un jeune homme de vingt-six ans environ, ayant beaucoup voyagé et paraissant fort savant. Il refusa d'indiquer la provenance de l'argent qu'il distribuait si généreusement, et écrivit au général Yusuf la lettre suivante :

« Abdallah-el-Mekaoui à Monsieur le général Yusuf.
» Que le salut soit sur vous de la part d'Abdallah-el-Mekaoui qui vous a été amené de Laghouat! Je suis un chérif des Beni-Chiba de la Mecque; notre coutume est

de parcourir les villes, d'y être reçu et de ne pas y être inquiété. J'ai un compagnon que j'ai laissé à Laghouat; il a des lettres qui m'appartiennent et qui me viennent, l'une d'Abdul-Mejid, de Constantinople, une autre du chérif Mohammed-ben-Aoun, sultan de la Mecque, et une troisième du pays des Autrichiens; je n'ai pu les emporter avec moi lors de mon arrestation. Je suis un étranger inconnu ici. Vous m'avez mis en prison. Je viens donc vous prier de vouloir bien me diriger sur Alger, attendu qu'il y a des personnes qui me connaissent et qui connaissent mes ancêtres, soit qu'elles aient habité la Mecque, soit qu'étant de la Mecque elles habitent Alger. Si ce que j'avance est reconnu vrai par les autorités d'Alger, c'est bien! Si, au contraire je mens et que je sois reconnu pour un fauteur de désordre, que je sois brûlé! On pourra également écrire au consul Anglais à Djedda, qui pourra prendre à la Mecque des informations sur ma famille et mes antécédents. Telle est l'expression de mes désirs: quant à ma détention, elle est sans profit! — 1268. »

Il fut interné à Médéa, et on ne tarda pas à avoir la certitude que cet homme était un agent de l'Angleterre qui, pour empêcher notre extension vers le Maroc, voulait nous créer des difficultés dans le Sud. Abdallah-ben-Brahim fut expulsé d'Algérie et transporté à la Mecque.

Le chérif d'Ouargla était alors à l'apogée de sa puissance. Autour de lui se groupaient les Larbâa avec Ben-Nacer, les Harazlia, les Oulad-Sidi-Atallah, les Saïd-Atba et les Mkhadma d'Ouargla (1), les Chambâa de Metlili, les Saïd-Oulad-Amar de Temacin, les gens du M'zab et quelques tentes des Lar'ouates-Ksel, sans compter les nombreux pillards et coupeurs de route

(1) Les Mkhadma l'avaient quitté pendant quelque temps à la suite d'une insulte qu'il avait faite à leur chef Nacer-ben-Nacer, auquel il avait enlevé une femme que celui-ci devait épouser.

accourus de toutes parts dans l'espoir de faire de fructueuses razzias.

Le cheikh de Touggourt, Abderrahman-ben-Djellab, étant mort le 25 janvier 1852, son cousin Soliman-ben-Ali-ben-Djellab s'empara du pouvoir, et nous fit aussitôt sa soumission, mais en continuant à entretenir les meilleures relations avec Mohammed-ben-Abdallah. Cet événement, qui lui ouvrit le marché de Touggourt, fut un coup de fortune pour le chérif. Tous les marchés étaient alors fermés et la misère régnait dans son camp. Dès qu'il apprit l'accession au pouvoir de son allié, il envoya les Larbâa chercher du blé et des dattes à Touggourt, et se porta lui-même à Guerrara avec les contingents d'Ouargla.

« Le chef de bataillon Collineau commandait alors à Biskra. Dès qu'il eut connaissance des intentions du chérif, il se mit en campagne avec cinquante-quatre chasseurs d'Afrique, trente-deux spahis, quatre-vingts cavaliers de la smala du Cheikh-el-Arab et les goums. D'autre part, le capitaine Pein, commandant supérieur de Bou-Saâda, se mit en mouvement avec les goums de Si-Chérif, pour tenter de couper la retraite à Mohammed-ben-Abdallah. Le 22 mai, au matin, le commandant Collineau rallia sept cents cavaliers des goums qu'il avait envoyés en reconnaissance. Rien n'était encore en vue, quand, tout à coup, au milieu du jour, les éclaireurs signalent une grosse troupe à Mlili, sur l'Oued-Djedi. Il y avait bien là deux mille cinq cents cavaliers et gens de pied : c'étaient le chérif et ses partisans qui venaient de dresser leurs tentes et s'apprêtaient à prendre leur repas. Devant ces forces considérables, nos goums hésitaient. Se mettant à la tête des chasseurs, des spahis et des cavaliers du Cheikh-el-Arab, le commandant fit sonner la charge. Ce fut une vraie mêlée. Le chérif, attaqué corps à corps par un brigadier de chasseurs, reçut trois coups de sabre, tourna bride, et ne fut que difficilement sauvé par les siens. Bientôt tous

ses partisans furent en pleine déroute, laissant cent cinquante morts sur le champ de bataille (1). »

Nous avions onze chasseurs tués et six blessés. Quelques hommes des goums furent également blessés. Un grand nombre de gens du chérif moururent de soif, en cherchant à gagner l'Oued-Ittel. La colonne de Bou-Saâda ne put arriver à temps pour couper la retraite aux fuyards. Mais un mouvement offensif du colonel Desvaux, commandant la subdivision de Batna, déterminait le chérif à quitter l'Oued-Ittel et à se réfugier à Guerrara. Pour la première fois qu'il se mesurait avec nous, le chérif n'était pas heureux, et ce coup de vigueur, qui retentit dans tout le Sahara, rendit la confiance à nos partisans.

Avant de rentrer à Bou-Saâda, le capitaine Pein songea à punir les Oulad-Sassy, dissidents des Oulad-Naïl. Le 15 juillet, il les surprit sur l'Oued-Ghamra. La victoire fut longtemps disputée. Elle finit par nous rester, grâce à une charge à fond de la cavalerie, et à l'attitude héroïque du détachement de tirailleurs de Constantine, dont le chef, le lieutenant Costa, fit preuve, en cette affaire, d'un grand sang-froid et des plus belles qualités militaires.

Les Beni-M'zab ne se contentaient pas de fournir au chérif de nombreux fantassins, ils lui procuraient également des vivres et des munitions, et lui donnaient ainsi les moyens de retenir sous ses drapeaux les tribus du Sud. Pour amener les dissidents à demander l'aman, le général Randon, sur la proposition du général Yusuf, interdit formellement la vente des grains sur nos marchés du Tell aux habitants du M'zab, et donna des ordres très sévères pour que les achats faits par les Larbâa soumis ne fussent autorisés qu'avec la plus grande parcimonie. Les caravanes durent dorénavant entrer dans le Tell par certaines routes et avec une autorisa-

(1) Camille Rousset, *ut sup.*, t. II, p. 301.

tion spéciale des officiers des bureaux arabes; toute caravane en contravention devait être confisquée.

Le chérif employa les mois de juin et de juillet à rallier ses partisans dispersés après l'affaire de Mlili. Les Mkhadma et les Chambâa, qui avaient fait les pertes les plus sensibles, s'étaient retirés à Ouargla et commençaient à douter de la mission divine de Mohammed-ben-Abdallah. Feignant l'indignation, le chérif leur reprocha leur manque de confiance, et leur rappela que le Prophète lui-même n'avait pas toujours été heureux, particulièrement à la journée d'Ohod. « Ne lit-on pas dans le Livre, » s'écria-t-il : « Nous alternons les succès et les revers parmi les hommes, afin que Dieu connaisse les croyants et qu'il choisisse parmi eux ses martyrs. Ne vous laissez donc pas abattre par les revers essuyés dans la voie de Dieu ! »

Néanmoins, il sentait bien qu'un succès lui était nécessaire pour relever le moral de ses partisans. Or, après le départ de la colonne française, les habitants de Laghouat étaient retombés sous l'influence du parti opposé aux Ben-Salem. Pendant une absence de l'agha Ben-Nacer, occupé du versement de l'impôt à Médéa, les mécontents s'étaient groupés autour de Yahia-ben-Maamar devenu notre ennemi, et avaient appelé le chérif, lui promettant de lui ouvrir les portes de Laghouat. L'occasion était tentante, d'autant plus tentante qu'il lui était absolument nécessaire de se rapprocher du Tell, pour acheter des grains de plus en plus rares dans le M'zab. Une maladie sérieuse retenant le chérif à Ouargla, Ben-Nacer-ben-Chora dut partir seul. Le 31 juillet, il entra à Ksar-el-Hiran et en fit relever les murs, afin de pouvoir s'y défendre au besoin. Quelques jours avant, le 25 juillet, Si-en-Naïmi, agha des Oulad-Sidi-Cheikh-Gheraba, gagné par les avances du chérif, avait fait défection et était allé le rejoindre à Ouargla.

Le général Yusuf attira l'attention du Gouverneur général sur ces faits, et insista sur la nécessité qu'il y

avait de constituer dans le Sud une force militaire capable de tenir en respect ces populations turbulentes. L'idée de l'occupation de Laghouat commença à se faire jour, et le 5 septembre, dans son rapport au Ministre sur les événements du Sud, le général Randon proposa l'occupation de ce point comme seul moyen d'enrayer la marche de l'insurrection.

« L'importance de ce poste n'est plus à démontrer, » disait-il, « et le trouble qui règne constamment dans ces régions et que la famille Ben-Salem est impuissante à empêcher ne pourra disparaître que lorsque nous aurons en ce point une garnison d'une certaine importance et un officier français. Sous le commandement de cet officier, Laghouat sera l'avancée dans le Sud de notre occupation régulière de l'Algérie. Elle marquera la limite extrême que nous ne saurions dépasser sans exagération, sans danger. Son influence se fait immédiatement sentir sur le Djebel-Amour et sur les Oulad-Naïl dont elle prend le pays à revers. Le commerce des grains du Tell avec le Sud y trouve une surveillance qui empêche nos ennemis d'en profiter. C'est la sécurité des caravanes, la garantie des transactions commerciales, l'échelle extrême du commerce français dans le Sud. »

Les difficultés de la mise à exécution de ce projet empêchèrent le Ministre de l'adopter immédiatement. Mais les événements se précipitèrent, et il devint bientôt nécessaire d'agir. Le 9 septembre, en effet, plusieurs fractions des Oulad-Naïl du cercle de Bou-Saâda, entraînées par Telli-ben-Lekhal, allèrent rejoindre à Ksar-el-Hiran les partisans du chérif. Depuis l'absence de Ben-Nacer-ben-Salem, Laghouat était dans la plus grande agitation, et, le 20 septembre, malgré toute l'énergie de Cheikh-Ali, un combat sanglant se livra dans la ville; nos partisans furent vaincus.

A cette nouvelle, le général Yusuf fit partir aussitôt le lieutenant indigène El-Aboudi du 1^{er} spahis avec cinquante cavaliers, afin de rétablir l'ordre à Laghouat et

Revue africaine, 38^e année. Nos 214-215 (3^e et 4^e Trimestres 1894). 19

de soutenir Cheikh-Ali; mais El-Aboudi se laissa gagner par les avances des ennemis de Ben-Salem, et le général Yusuf fut contraint de le rappeler en lui donnant l'ordre de ramener avec lui Yahia-ben-Maamar, qui devait être interné à Médéa. Prévenu à temps, Yahia quitta Laghouat le 24 septembre et se réfugia à Ksar-el-Hiran, où, le lendemain, sa famille et ses serviteurs vinrent le rejoindre, sans que El-Aboudi et Cheikh-Ali eussent pu rien tenter pour s'y opposer. Appelé par les dissidents, le chérif, complètement rétabli, quitta Ouargla et alla rejoindre Beni-Nacer à Ksar-el-Hiran.

Le général Yusuf était alors à Djelfa pour protéger les travailleurs employés à la construction de la maison de commandement de Si-Chérif-bel-Arch. Au retour d'El-Aboudi, il partit immédiatement, à la tête de huit cent cinquante fantassins et de toute sa cavalerie, laissant son camp sous les ordres du colonel de Liniers. Mais à son approche, le chérif se retira à Guerrara.

La colonne française fut parfaitement reçue à Laghouat. Le général ne tarda pas à apprendre que la trahison de Yahia-ben-Maamar avait été préparée de longue main, que presque toute sa fortune avait été envoyée à Berrian, et que les armes et munitions de guerre, laissées à Laghouat par le général Marey-Monge en 1844, avaient été livrées à Mohammed-ben-Abdallah. Dans l'état actuel des choses, il était dangereux de maintenir au pouvoir l'agha Ben-Salem-ben-Nacer. D'ailleurs, inquiet des dispositions de ses compatriotes à son égard, celui-ci avait sollicité l'autorisation de rester à Médéa, pour y vivre tranquille, loin des affaires politiques, et jouir enfin en paix de la fortune considérable que son père lui avait laissée. Cheikh-Ali était le plus énergique des fils de Ben-Salem; mais il subissait jusqu'à un certain point l'influence de son oncle, et dans ces conditions il était difficile au général Yusuf de lui laisser le pouvoir sans contrôle : « Ce que j'ai imaginé de mieux », dit le général dans son rapport du 10 octobre 1852, « pour rem-

plir les intentions de M. le Gouverneur général, prévenir à l'avenir les scènes qui ont ensanglanté la ville, et en même temps pour assurer notre domination sur un point important, placé si loin de notre centre d'action, a été de laisser le pouvoir aux mains de Cheikh-Ali avec le titre de caïd, et de lui donner pour conseiller et aussi pour surveillant un homme d'une intelligence, d'une énergie et d'une valeur reconnues, sur le dévouement duquel nous pouvons entièrement compter, et qui, je n'en doute pas, saura faire cesser les intrigues et les dissensions qui séparent la ville en deux camps. Cet homme est un officier indigène du 1^{er} spahis, M. Ben-Hamida, que j'ai déjà plusieurs fois employé pour des missions délicates et fort importantes, dont il s'est toujours tiré avec beaucoup d'honneur et de sagacité. »

M. Ben-Hamida eut sous ses ordres vingt-cinq spahis et une milice indigène composée de vingt-cinq cavaliers et de deux cents fantassins. Les tribus devaient en outre lui fournir trois cent cinquante cavaliers destinés à battre la campagne et à signaler les mouvements du chérif. Pour subvenir à l'entretien de ces troupes, sans qu'il en résultât aucune dépense pour le Trésor, le général Yusuf confisqua les biens de Yahia-ben-Maamar et de ses partisans.

« J'ai institué », dit-il, « une commission à l'effet de rechercher les biens appartenant à Yahia-ben-Maamar et aux gens qui ont suivi sa fortune dans le camp du chérif. D'une part, la commission a réuni à Laghouat, soit en espèces, soit en grains, la valeur de six mille trente-huit francs; d'autre part, le marabout Tedjini d'Aïn-Madhi, apprenant que je m'occupais de faire rechercher les biens de Yahia-ben-Maamar, s'est empressé de m'apprendre qu'il avait en dépôt chez lui, et qu'il tenait à ma disposition, des valeurs considérables, soit en argent, soit en bijoux, que lui avait envoyées Yahia-ben-Maamar, au moment où M. le général de Ladmirault se présentait l'hiver dernier devant Laghouat.

J'ai envoyé un officier indigène chercher ce dépôt, qui a été remis entre les mains de la commission. On a trouvé, soit en or, soit en argent, une somme de huit mille cinq cent trente-cinq francs. Je vous ferai remarquer en passant, mon général, toute l'importance de la démarche que vient de faire près de moi Tedjini. Pour que ce marabout, qui jouit sur toutes les populations du Sud d'une influence immense que lui donne sa réputation de sainteté, m'ait livré de son propre mouvement un dépôt si considérable que lui avait confié Yahia-ben-Maamar, il faut que sa soumission soit bien réelle et son désir de nous rester fidèle bien grand. La commission a remis à M. Ben-Hamida toutes ces valeurs, et a fait payer devant elle un mois d'avance aux deux cents askars et aux vingt-cinq khialas laissés à la disposition des autorités de Laghouat. »

L'ordre rétabli à Laghouat, le général Yusuf retourna à Djelfa, en passant par Demmed et Messaad. Le 17 octobre, il apprit que Si-En-Naïmi, à la tête de deux cents cavaliers, menaçait Tadjerouna; le 19, les faits se précisèrent, et l'on reçut des renseignements exacts sur l'audacieux coup de main que le chérif venait de faire sur les tribus du Djebel-Amour.

Convaincu à la suite de son échec de Mili, qu'il ne pouvait grossir son parti que par des incursions rapides, qui, tout en inquiétant nos tribus sahariennes, lui permettraient d'éviter une rencontre avec nous, Mohammed-ben-Abdallah quitta Guerrara à la tête de douze cents cavaliers et s'avança audacieusement vers le Nord. Il évita Tadjerouna, et dans la nuit du 16 au 17 octobre, pénétra dans le Djebel-Amour par la trouée de l'Oued-Melah. Djelloul, qu'il fit reconnaître par quelques cavaliers, ne bougea pas. Il continua alors sa marche par l'Oued-Melah et tomba à l'improviste sur les Adjalat, auxquels il tua quinze hommes, dont quelques-uns de grandes tentes, et enleva de nombreux troupeaux. Il continua son mouvement et surprit les Makhna; leur

chef, Yahia-ben-Zidan, fit sa soumission. Avancant toujours dans le cœur du pays, il tourna Bou-Allem et les Kenater, et déboucha par Timendert sur les sources de l'Oued-Nacer. Ses goums s'éparpillèrent pour razzier les diverses fractions des Lar'ouates-Ksel, qui se replièrent vers le Nord dans le plus grand désordre : seuls les Oulad-bou-Rezigue, campés à deux lieues à l'est et un peu au nord de Stitten, opposèrent quelque résistance. Le 17, le chérif coucha à Timendert ; le 18, il s'arrêta à Ferch, à l'est de Doudar, où il trouva de l'eau en abondance. Enfin, le 19, il campa à quelques kilomètres de Ressoul. Les Lar'ouates-Ksel, craignant de se voir enlever leurs approvisionnements déposés à Brézina et à Ressoul, firent leur soumission ; seuls, les Oulad-bou-Rezigue se préparèrent à la lutte.

A cette nouvelle, le général Yusuf convoqua les goums des Ouled-Naïl et se tint prêt à partir lui-même avec toute sa cavalerie, soit pour tenir le chérif en respect, soit pour maintenir dans l'obéissance les Larbâa encore fidèles, mais dont les dispositions chancelantes faisaient craindre la défection.

De mauvaises nouvelles arrivèrent également de Laghouat. Le lieutenant Ould-ben-Hamida n'avait pas su se faire aimer. A peine installé, il avait commis l'imprudence de faire venir chez lui, en plein jour, quelques femmes de la ville. Cette façon d'agir, jointe à beaucoup de brusquerie et de rudesse, avaient vivement indisposé les Beni-Laghouat, et, plusieurs fois déjà, quelques-uns d'entre eux l'avaient insulté et menacé de se rendre maîtres de sa personne et de le conduire en « gâda » au chérif. A la nouvelle de la razzia faite si audacieusement sur les tribus du Djebel-Amour à proximité de nos colonnes, les passions s'animèrent et une défection se prépara. Le 29 octobre, une nombreuse caravane arriva à Laghouat, apportant les grains du Tell destinés à former l'approvisionnement pour l'hiver. Au lieu de renvoyer ces chameaux aux pâturages, comme ils le

faisaient d'habitude, les Beni-Laghout les gardèrent en ville, et répondirent aux observations faites par Ben-Hamida, qu'ayant l'intention de se soumettre au chérif, ils avaient besoin de leurs chameaux. A ses conseils, on ne répondit que par des menaces. Ben-Hamida rendit compte de la situation au général Yusuf; mais, averti que les Beni-Laghout projetaient de s'emparer de lui et que déjà ils couraient aux armes, il n'osa pas tenir tête à l'orage et fit prévenir ses spahis de monter immédiatement à cheval et de sortir secrètement de la ville par la porte de l'Ouest. Ils obéirent aussitôt; seuls, quatre d'entre eux, qui ne purent être avertis à temps, restèrent à Laghout; Ben-Hamida s'éloigna tranquillement sans être inquiété (31 octobre). Rejoint sous les murs de la ville par le goum des Larbâa conduit par Mohammed-ben-Taïeb et par Ben-Yahia-ben-Abbou, il prit le même jour, à une heure de l'après-midi, le chemin de Djelfa (1).

(1) En quittant son poste sans qu'un coup de fusil eût été tiré, Ben-Hamida justifia bien mal la confiance qu'avait en lui le général Yusuf. Aussi, lorsqu'il lui fut rendu compte de cette conduite coupable, le Gouverneur ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement. Il est certain que si Ben-Hamida avait montré de l'énergie et de la fermeté, et s'il avait tenu tête à l'orage, il n'eût peut-être pas été attaqué. Dans tous les cas, avec les forces dont il disposait, il pouvait parfaitement se défendre dans la casbah de Ben-Salem et attendre l'arrivée de la colonne de Djelfa. Ben-Hamida fut traduit, le 13 décembre 1852, devant un Conseil d'enquête composé ;

du comm^e Rose, du bon des tirailleurs indigènes d'Alger, *Président*;

du capitaine Castex, id.....	} <i>Membres</i> ;
du capitaine Cristofini, du 60 ^e régt de ligne...	
du capitaine du Barail, du 1 ^{er} spahis.....	
du lieutenant Berthe, du 60 ^e régiment de ligne,	<i>Secrétaire.</i>

Le Conseil adopta les conclusions suivantes :

1^o « C'est le fanatisme, que le chérif a su éveiller, qui a poussé les habitants de Laghout à la révolte, et non l'administration de Ben-Hamida;

2^o » Prévenu par les fils de Ben-Salem, très dévoués à la France, de la conspiration qui s'ourdissait, il s'est empressé de rendre compte de la situation; mais la milice locale ayant couru aux

Après son départ, les deux partis qui divisaient Laghouat, désireux de s'emparer de la casbah et surtout de la poudre et des richesses qu'elle renfermait, se livrèrent un violent combat qui coûta la vie à douze d'entre eux. Les Hallaf furent victorieux. Le 2 novembre, ils envoyèrent une députation et six chevaux de soumission au chérif, alors à Berrian. Touati et Cheikh-Ali, fils de l'ex-khalifa, refusèrent d'en faire partie. Touati se réfugia à Aïn-Madhi auprès de Tedjini et fut bientôt rejoint par plusieurs de nos partisans; Cheikh-Ali, surveillé de près, mais encore libre de ses mouvements, put s'enfuir pendant la nuit du 4 au 5 novembre, et se rendit auprès du général Yusuf.

Bientôt arrivé à Laghouat, Mohammed-ben-Abdallah s'empessa d'enflammer les esprits par ses prédictions et engagea les habitants à la résistance, dans le cas très probable où les Français viendraient les attaquer. Enthousiasmés par ses paroles, et comptant sur la solidité de leurs murailles, les Beni-Laghouat jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de s'ensevelir sous les ruines de leur ville, si la fortune leur était contraire. Aussi, lorsque le général Yusuf leur envoya des lettres de pardon, sous la condition qu'ils lui livreraient le chérif, ses émissaires furent-ils reçus à coups de fusil. Trois d'entre eux furent faits prisonniers et décapités. La djemaa répondit au général que les habitants de Laghouat étaient redevenus musulmans et voulaient gagner le ciel.

La situation devenait grave. Le général Yusuf envoya aussitôt son aide de camp, le commandant Faure, rendre compte de la situation au Gouverneur général et prendre ses instructions.

armes, il ne dut son salut qu'à sa sortie de la ville, dont les portes furent immédiatement fermées derrière lui. »

Ben-Hamida fut acquitté (Archives du Gouvernement général de l'Algérie).

CHAPITRE IV

I

Tant d'outrages faits pour ainsi dire à la face d'une colonne qui se trouvait à Djelfa, à vingt-cinq lieues seulement du centre de l'insurrection, ne pouvaient rester impunis. Aussi, le Gouverneur général ordonna-t-il de marcher immédiatement sur Laghouat avec toutes les forces que les circonstances et la saison avancée permettaient de concentrer dans les trois provinces. On forma cinq colonnes : l'une dans la division d'Alger, à Djelfa, sous les ordres du général Yusuf, l'autre dans la division de Constantine, à Bou-Saâda, sous les ordres du commandant Pein ; les trois autres, fournies par la division d'Oran, se rassemblèrent à Oran, Mascara et Saïda et relevèrent directement du général Pélissier.

La colonne de Djelfa comprenait le bataillon de tirailleurs indigènes d'Alger (commandant Rose), le 3^e bataillon du 1^{er} zouaves (commandant Barrois), un bataillon du 60^e de ligne, trois compagnies (300 hommes) du 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, les 2^e et 4^e escadrons du 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique sous les ordres du lieutenant-colonel Lichtlin, deux escadrons de guerre du 1^{er} spahis (capitaines du Barail et Martin), sous les ordres du chef d'escadron Francq, une batterie d'obusiers de montagne, un détachement de vingt sapeurs du génie, une compagnie du train des équipages et les goums des cercles de Boghar et de Médéa. Toutes ces forces s'élevaient à deux mille deux cents baïonnettes, cinq cents chevaux réguliers, plus douze cents chevaux des goums.

Une reconnaissance, dirigée par le lieutenant-colonel Lichtlin et forte des deux escadrons du 1^{er} chasseurs d'Afrique et de deux compagnies du 1^{er} zouaves, fit une

pointe dans la direction de Laghouat le 8 novembre, et annonça la présence du chérif près de Ksar-el-Hiran. Le général Yusuf laissa quelques troupes à la garde du camp de Djelfa et se prépara au départ. La colonne fut divisée en deux parties : la première, appelée colonne mobile, fut formée de toute la cavalerie et des tirailleurs indigènes d'Alger montés sur des chevaux, mulets et chameaux. La seconde comprit toute l'infanterie, le génie, l'artillerie, l'ambulance et les bagages, transportés soit par des mulets, soit par des chameaux.

Les deux colonnes du général Yusuf quittèrent séparément Djelfa le 17 novembre et se réunirent le même soir sur l'Oued-Seddeur. Le lendemain, elles continuèrent de la même manière leur mouvement, et campèrent sur l'Oued-Benziane. Mais là, la colonne mobile, conduite par le général Yusuf lui-même, partit dans l'après-midi et se dirigea vers Ksar-el-Hiran, où l'on espérait rencontrer le chérif et les populations insoumises. Le lendemain, à quatre heures du matin, en effet, la cavalerie tomba sur une émigration considérable. Les spahis, envoyés à toute vitesse à la tête de l'émigration, razzèrent complètement treize douars des Oulad-Naïl et des Larbâa. Au retour, un goum ennemi assez nombreux, soutenu par des fantassins embusqués, tenta de reprendre la razzia, mais quelques compagnies de tirailleurs et un escadron de spahis suffirent pour tenir l'ennemi en respect (19 novembre). La seconde colonne, commandée par le colonel Liniers, du 60^e, se mit en route le 19 novembre à la pointe du jour, et prit la direction d'El-Assafia, où elle devait faire sa jonction avec la colonne mobile. La marche fut longue et pénible. La colonne était encore à deux lieues d'El-Assafia, lorsqu'elle apprit le succès éclatant remporté par la colonne mobile dans la matinée. Le chérif avait perdu deux cents morts, vingt mille moutons et deux mille chameaux. L'enthousiasme fut général, le soldat oublia la fatigue, la soif, la faim et arriva dispos au bivouac d'El-

Assafia, où se trouvait déjà la colonne mobile. Les troupes avaient parcouru ce jour-là une distance de 54 kilomètres et demi.

La journée du 20 fut consacrée au repos et à l'emmagasinement des vivres dans le ksar d'El-Assafia, dont le général Yusuf fit son entrepôt et son point de ralliement. La colonne se prépara à marcher le lendemain sur Laghouat, où le chérif avait concentré toutes ses forces après sa défaite de la veille. Le 21 novembre, elle se mit en mouvement. Après deux heures de marche, elle aperçut une nuée d'Arabes qui couvraient la plaine et qui poussaient des cris effrayants. C'étaient les troupes et les partisans du chérif. A l'approche de la colonne, les Arabes se retirèrent sur la rive droite de l'Oued-Mzi, derrière les murs des jardins, et la saluèrent à coups de fusil. Il n'y avait plus de doute sur leurs projets; le général Yusuf décida de les attaquer sur-le-champ. Il fit arrêter la colonne à environ un kilomètre de la ville et donna ses instructions pour attirer les Arabes dans la plaine au moyens d'attaques et de retraites successives, et pour leur faire abandonner ainsi les murs des jardins derrière lesquels ils étaient parfaitement couverts. Un escadron fut envoyé à l'arrière-garde pour la protéger.

Les deux escadrons de chasseurs d'Afrique refoulèrent dans la ville un goum ennemi, qui tentait d'arrêter la marche de nos tirailleurs. Dans cette charge, le capitaine Staël fut grièvement blessé (1). Les tirailleurs indigènes attaquèrent l'ennemi de front. La 7^e compagnie, commandée par le lieutenant Pattier, se trouva bientôt vivement engagée, et la compagnie Giacobbi dut entrer en ligne pour l'appuyer. Après une vive résistance, les Arabes abandonnèrent les abords de l'oasis et se retirèrent dans les jardins, où il était impossible de songer à les débusquer sans compromettre la situation. Pendant ce combat, une pièce de 5, placée dans l'intérieur de la

(1) Il mourut deux jours après.

ville sur la tour Abdallah, lança des projectiles au milieu de la colonne ; l'un d'eux coupa la jambe à un tirailleur. Cette journée nous coûta quatre morts et quatorze blessés.

La colonne se rallia sur la réserve, que le général avait laissée à la garde du convoi et des sacs, et bivouaqua en dehors de la portée du canon de Laghouat, sur la rive gauche de la rivière, en amont de la ville, gardant par des avant-postes toutes les crêtes des montagnes qui entouraient le camp. Une compagnie auxiliaire fut formée avec cent dix ouvriers d'art d'infanterie et quelques sapeurs du génie. Les hommes furent munis d'outils, d'artifices de guerre et de soixante échelles d'escalade. Dans la soirée, le détachement du génie et la compagnie auxiliaire détruisirent les digues de barrage des canaux d'irrigation qui amenaient l'eau dans la ville et les jardins.

Le lendemain, 22 novembre, la colonne rétrograda à El-Assafia pour y amener ses blessés et y laisser ses impedimenta. Elle reprit le chemin de Laghouat le 23, dans le but de faire une reconnaissance complète de la place. A son approche, et pendant qu'elle contournait à bonne distance la clôture extérieure des jardins, elle fut de nouveau reçue à coups de mousqueterie et de canon ; mais une ligne de tirailleurs maintint les défenseurs assez loin de notre flanc pour qu'il fut possible d'effectuer la marche en toute sécurité. La colonne campa sur la rive droite, ayant un de ses flancs appuyé contre le pied de la montagne. La ferme résolution des habitants de Laghouat de défendre leurs foyers, déjà connue depuis le 21, jour de l'arrivée de la colonne devant la ville, fut confirmée par cette reconnaissance, et tout porta à croire qu'ils tiendraient jusqu'à la dernière extrémité.

Emporté par son ardeur, le général Yusuf aurait désiré faire la besogne tout seul, sans attendre l'arrivée du général Péliissier. Il voulait attaquer la ville sans retard ; mais, avant de donner des ordres, il réunit un conseil

de guerre, composé de tous les chefs de corps et de service. Le conseil se prononça à l'unanimité contre l'attaque, en faisant observer au général que notre effectif était à peine de quinze cents hommes, que nous n'avions pas de canons de campagne pour faire brèche, et que nos soldats seraient obligés d'escalader les murailles avec des échelles. Dans ces conditions, un échec était à craindre, et dans l'hypothèse la plus favorable, au cas d'un succès, la victoire coûterait cher. Nous aurions certainement un grand nombre de blessés qu'on ne saurait soigner, faute de médicaments suffisants. En outre, le principal but de l'expédition, à savoir la prise du chérif et du plus grand nombre de ses partisans, eût été manqué. En effet, le peu de cavalerie de la colonne ne pouvait suffire à faire un investissement complet, à garder le camp, arrêter et châtier tous les fuyards, dans le nombre desquels Mohammed-ben-Abdallah se serait probablement trouvé.

Les colonnes du général Pélissier et du commandant Pein étaient à ce moment à quelques journées de marche de Laghouat; l'une à El-Biod, et l'autre dans les environs de Bou-Saâda; elles étaient à même d'opérer leur jonction en très peu de temps avec celle du général Yusuf, et étaient pourvues d'un matériel d'artillerie suffisant pour détruire les murs en pisé de Laghouat et parer à tous les événements en cas d'échec.

Le général Yusuf suspendit toute démonstration d'agression vis-à-vis des Arabes jusqu'à l'arrivée du général Pélissier, et fit amener au bivouac tous les bagages laissés provisoirement à El-Assafia. Comme il avait été autorisé à faire venir à lui la colonne de Bou-Saâda, s'il en reconnaissait le besoin, il donna l'ordre au commandant Pein de venir le rejoindre en toute diligence.

Le 24 novembre, au matin, on changea de camp et on reprit l'emplacement du 21, sur la rive gauche, à deux kilomètres en amont de la ville. La fusillade continua

pendant le jour et une partie de la nuit. Dans la journée du 25, vers quatre heures du soir, on fit prendre les armes à la moitié de la colonne, l'autre moitié gardant le camp, et l'on s'approcha du petit mamelon situé à l'est de Laghouat, sur la rive gauche, en face de la ville. On amena les obusiers de montagne, et on tira sur des groupes réunis dans l'intérieur de la ville. Les défenseurs se dispersèrent, coururent aux armes, et la pièce de 5 de la tour Abdallah nous lança un boulet qui tua un cheval de spahi. Le 26, à cinq heures du soir, les goums réunis firent une reconnaissance autour de la ville. Les Arabes sortirent des jardins, s'embusquèrent et recommencèrent leur fusillade ordinaire.

Le 27, à onze heures du matin, la colonne partit pour El-Assafia, au-devant d'un fort convoi qui venait de Djelfa. Le convoi arriva intact à quatre heures du soir. Le 28, on resta à El-Assafia ; le soir, la colonne du commandant Pein arriva. Elle était composée de trois compagnies du 3^e bataillon d'Afrique (d'un effectif de 350 hommes), d'un détachement de tirailleurs indigènes de Constantine et de cent vingt-cinq chevaux réguliers. Elle avait fait quarante-trois lieues en trois jours. Les deux colonnes réunies partirent pour Laghouat le 1^{er} décembre, à midi. La compagnie auxiliaire et le génie établirent un remblai sur chacun des deux canaux d'irrigation en amont de la ville, afin de faciliter le passage des troupes sur la rive droite de la rivière. Les assiégés tentèrent bien d'empêcher ces travaux, mais ils furent tenus à distance par un détachement de tirailleurs.

Dès qu'il avait appris que le général Yusuf était arrêté sous les murs de Laghouat, le général Randon, se rappelant Zaatcha et craignant que les colonnes d'Alger et d'Oran fussent insuffisantes pour vaincre la résistance de la ville, avait prescrit la formation, dans le Tell, d'une colonne de réserve destinée, en cas de besoin, à se rendre à Laghouat. Lui-même était venu à Médéa afin

d'en activer la formation et de se rapprocher du théâtre des opérations. Mais le général Pélissier n'était pas homme à l'attendre et à lui laisser la gloire de prendre Laghouat.

Les trois colonnes formées dans la division d'Oran avaient reçu, comme points de concentration, El-Biod, El-Aricha et Saïda. Parmi les corps appelés à en faire partie, se trouvait un nouveau régiment, le 2^e de zouaves, créé par décret du 13 février 1852, sur les instances du général Randon. Le 4 novembre, le lieutenant-colonel Cler, commandant le régiment en l'absence du colonel Vinoy, reçut l'ordre de former deux bataillons de guerre de six cents hommes chacun. Les 2^e et 3^e bataillons furent désignés et constitués chacun à cinq compagnies de cent vingt-cinq hommes ; les chefs de bataillon étaient les commandants Morand et Delafosse ; le lieutenant-colonel Cler en prit le commandement, et le drapeau du 2^e zouaves fut emporté pour assister au baptême de feu du régiment.

La colonne d'Oran quitta cette ville le 6 novembre, sous le commandement du général Pélissier, et celle de Mascara partit le 9 novembre, sous les ordres du général Bouscaren, commandant la subdivision de Mascara. Au moment de leur départ, ces deux colonnes étaient composées ainsi qu'il suit :

COLONNE DU GÉNÉRAL PÉLISSIER

- 2 bataillons du 2^e zouaves ;
- 1 section d'artillerie de campagne (1 pièce de 8 et 1 obusier de campagne) ;
- 1 section d'artillerie de montagne ;
- 2 escadrons du 2^e chasseurs d'Afrique ;
- 8 sapeurs du génie ;
- 1 compagnie de tirailleurs indigènes d'Oran ;
- 1 détachement du train des équipages.

COLONNE DU GÉNÉRAL BOUSCAREN

- 1 bataillon du 50^e de ligne ;
- 1 section d'artillerie de montagne ;
- 400 hommes du 1^{er} bataillon d'Afrique (3 compagnies) ;
- 35 sapeurs du génie ;
- 1 détachement du train des équipages.

Le 19 novembre, la colonne du général Pélissier établit son camp auprès de l'ancien ksar d'El-Biod, pour y construire une maison de commandement. Le 20, la colonne du général Bouscaren se réunit à la précédente, et toutes les troupes ne formèrent plus qu'une seule colonne, présentant un effectif total de 3,000 hommes. Du 21 au 25, les troupes furent occupées à la démolition de l'ancien ksar et au défrichement du terrain avoisinant la source d'El-Biod.

Le 22 novembre, le général Pélissier apprit que le général Yusuf avait quitté Djelfa et marchait contre les dissidents campés à Ksar-el-Hiran. Des renseignements émanés d'une autre source, lui donnèrent comme certain que la majeure partie des Larbâa, Harazlia et autres dissidents se trouvait réellement dans les environs de Laghouat, mais que les tentes et les troupeaux étaient sur l'Oued-en-Nsa, tirant leur provision d'eau de Berrian et de Guerrara. Le général, loin de supposer que le chérif allait s'enfermer à Laghouat, pensa que la marche de la colonne Yusuf obligerait les dissidents à rétrograder sur l'Oued-En-Nsa et de là sur Berrian. Il résolut en conséquence, de tenter un coup de main sur le camp de l'Oued-en-Nsa. Il convoqua pour le 25 à El-Biod les goums des Oulad-Sidi-Cheikh-Gheraba, des Lar'ouates-Ksel, des Makhma et des Hamian-Cheraga, ainsi que les fantassins des ksours, en tout sept cents cavaliers et cinq cents hommes à pied. Son plan était de lancer Si-Hamza (1) et les goums sur l'ennemi en retraite sur

(1) Après la défection de son frère Si-en-Naïmi, qui lui avait en-

sa base d'opérations, tandis que lui-même appuierait le mouvement offensif de Si-Hamza en se portant, avec la colonne, en avant de Tadjerouna, sur l'Oued-Zergoun.

Le 25, les goums étaient rassemblés à El-Biod, lorsqu'on apprit le succès du général Yusuf à Ksar-el-Hiran, et la retraite d'un certain nombre de dissidents dans la direction de Berrian. La mission de Si-Hamza devenait dès lors très importante. Toutefois, celui-ci ne se sentait pas fort rassuré, et les derniers succès du chérif avaient à ce point frappé les esprits, que notre khalifa redoutait de rencontrer une vive résistance. Sur ses instances, on lui donna, pour l'appuyer, dix spahis, un trompette et un brigadier, sous les ordres du maréchal-des-logis Ben-Attab. Cependant quand, le 26, tout son monde s'ébranla et qu'il se vit entouré de tant de braves gens, l'orgueil lui rendit la confiance, et il prit congé du général Pélissier dans les meilleures conditions possible. La colonne d'El-Aricha reçut l'ordre de se porter à Fékarmi pour le soutenir, si besoin était.

Le 26 au soir, Si-Hamza campait à Douda (1). Le même jour, le général Pélissier apprenait que le chérif s'était réfugié à Laghouat et recevait l'ordre de se porter sur ce point avec sa colonne, et de prendre le commandement en chef des troupes et la direction des opérations. Il se mit en mouvement le 27, ne laissant à El-Biod que les malades, quelques hommes d'infanterie et vingt-deux sapeurs, commandés par un lieutenant du génie, pour continuer les travaux de la maison de commandement. Il campa le 27 à Stitten (25 kilom.), le 28 près de Bou-Allem, sur l'Oued-Mekenza (40 kilom.), le 29 à Khe-

levé une partie de ses biens, Si-Hamza avait proposé au général Pélissier de marcher contre le sultan d'Ouargla ; comme gage de sa bonne foi, il offrait de laisser à Oran sa femme et ses enfants. Ces propositions étaient trop avantageuses pour n'être pas immédiatement acceptées. Si-Hamza avait été remis à la tête des Oulad-Sidi-Cheikh.

(1) Redir situé sur la route de Stitten à Ressoul.

neg-el-Melah (30 kilom.), le 30 à Tadjerouna (36 kilom.), le 1^{er} décembre à El-Haouïta (36 kilom.), d'où il partit le 2, à cinq heures du matin, avec son état-major particulier et une colonne légère, composée de toute la cavalerie, d'un bataillon d'élite avec l'aigle du 2^e zouaves, d'un détachement du génie et de la section d'artillerie de montagne. Le reste de la colonne, avec l'artillerie de campagne, fut laissé sous les ordres du général Bouscaren, qui ne quitta le camp qu'à six heures du matin, et suivit une route différente, plus longue, il est vrai, mais plus praticable pour l'artillerie de campagne.

La colonne légère fit halte, le 2, à trois lieues de la ville, pour recevoir un convoi d'eau expédié par le général Yusuf, et lorsqu'elle fut ainsi ravitaillée, déboucha dans la plaine au sud de Laghouat par le Teniet-er-Remel, vers trois heures de l'après-midi. « Sur la gauche, et à deux lieues vers le Nord, les soldats aperçurent une longue ligne d'un vert sombre, légèrement dentelée par les branches d'une forêt de hauts palmiers. Au-dessus de cette verdure, chacun put distinguer les tours noirâtres d'une ville et le minaret blanc d'une mosquée. C'étaient la ville et l'oasis de Laghouat (1). »

Le général Pélissier vint camper au pied du Ras-el-Aïoun, sur la rive droite de l'Oued-Mzi, à deux kilomètres en amont de la ville, en face du bivouac du général Yusuf. Quelques coups de fusil furent tirés par l'ennemi pendant que la colonne longeait le pied de la montagne pour se rendre à son bivouac, mais personne ne fut atteint. Aussitôt après l'installation de son camp, le général Pélissier donna l'ordre que les goums de la province d'Alger, deux escadrons du 1^{er} chasseurs d'Afrique et du 1^{er} de spahis, et quatre compagnies (deux du 1^{er} de zouaves, une des tirailleurs indigènes d'Alger et une compagnie de grenadiers du 60^e de ligne)

(1) *Souvenirs d'un officier du 2^e de zouaves* (Paris, Lévy, 1859, 12°), p. 27. L'auteur de cet ouvrage anonyme est le colonel Cler.

Revue africaine, 38^e année. Nos 214-215 (3^e et 4^e Trimestres 1894), 20

se tinssent prêts, le lendemain, 3 décembre, à huit heures du matin, pour l'accompagner dans une reconnaissance de la place.

II

Le 3 décembre, au matin, on vint prévenir le général Yusuf qu'un goum ennemi tenait la plaine entre son camp et l'oasis. Il en rendit compte au général en chef et fit charger l'ennemi par les goums. Le général Pélissier monta alors à cheval et se mit en marche avec la cavalerie, les quatre compagnies désignées et une section d'artillerie de montagne. Dans le même moment, une vive fusillade se faisait entendre du côté de la porte de l'Ouest sous les murs de la ville ; nos goums étaient aux prises avec l'ennemi. Pendant que la colonne contournait les jardins à bonne distance, les Arabes, cachés derrière les murs ou embusqués en dehors des jardins, nous tirèrent des coups de fusil. Le général Pélissier fit alors arrêter la colonne, mettre en batterie les deux obusiers de montagne et lancer dans les jardins une vingtaine d'obus qui dispersèrent les Arabes. La même manœuvre fut répétée un peu plus loin, lorsque, serrant la place de plus près, on s'approcha de la petite chaîne de montagnes située à l'ouest de la ville. La colonne se remit en marche et se dirigea vers le col El-Sed, situé entre le 2^e et le 3^e mamelon en partant de la ville. Comme tous les mamelons étaient garnis d'Arabes qui, profitant de toutes les anfractuosités des rochers, s'étaient glissés assez près du col pour en empêcher la reconnaissance, le général en chef envoya la compagnie des tirailleurs indigènes s'emparer successivement de ces mamelons. Le premier fut vivement enlevé et déjà les tirailleurs gravissaient les flancs escarpés du second, lorsqu'une attaque imprévue sur leur droite leur fit perdre du monde et du terrain. La compagnie de zouaves du capi-

taine Bessières se porta vivement à leur hauteur, et les deux compagnies réunies s'emparèrent du mamelon qui domine le marabout de Si-el-Hadj-Aïssa. Les hommes s'abritèrent derrière les rochers et firent le coup de feu avec l'ennemi embusqué sur le versant opposé du mamelon, derrière les créneaux du corps de place et les murs des jardins.

Les compagnies allaient commencer leur mouvement rétrograde, lorsque l'ennemi reprit l'offensive. Le général en chef envoya alors la 2^e compagnie de zouaves et la compagnie de grenadiers du 60^e pour débusquer l'ennemi caché sur le versant de droite du mamelon et reprendre notre ancienne position. Malgré une fusillade des plus vives, nos troupes occupèrent le plateau du marabout. Jugeant la reconnaissance suffisante, le général donna l'ordre d'abandonner les positions conquises; les troupes se retirèrent en bon ordre et en tenant tête à l'ennemi, qui était devenu moins audacieux. Elles rentrèrent dans leurs camps respectifs à onze heures du matin. Dans le même moment arrivait la colonne du général Bouscaren. Cette reconnaissance nous coûta un officier tué, sept officiers blessés, huit soldats tués et soixante blessés.

Le même jour, à midi et demi, le général en chef réunit les capitaines du génie et d'artillerie pour avoir leur avis sur le plan d'attaque de Laghouat et l'arrêter définitivement. Les capitaines du génie déclarèrent qu'il fallait se rendre successivement maîtres, par des attaques de vive force, des deux mamelons qui dominaient la ville à l'Est et à l'Ouest et étaient réunis entre eux par une enceinte flanquée dans toutes ses parties. Cette enceinte suivait, dans tout son développement, la configuration du terrain et était entourée de jardins d'une étendue immense et divisés à l'infini par des murs assez élevés. D'après les renseignements que l'on avait déjà sur la position de la ville et ses abords, et d'après ce que l'on avait pu observer dans la reconnaissance faite le matin, il ne pouvait y avoir aucun doute sur le

choix du véritable point d'attaque. Ce point n'était autre que le mamelon Ouest, appelé Kef-Sidi-el-Hadj-Aïssa, qui commande la ville. Son arête longitudinale, composée d'une ligne de rochers stratifiés comme le sont tous les petits chaînons qui constituent le système des montagnes de cette contrée, n'avait que deux, trois ou quatre mètres de largeur; elle était découpée transversalement par blocs et se raccordait avec les flancs par des mouvements abrupts. Le versant de gauche était presque infranchissable, à cause de ses découpures profondes et multipliées. Le point culminant de ce mamelon était couronné d'une tour carrée, percée de créneaux à deux étages et réunie par une courtine à deux autres tours semblables, situées sur les deux flancs du mamelon à sept ou huit mètres au dessous de la première. En avant de l'enceinte de la ville, se trouvait un mamelon découpé en deux parties: la première, terminée à son sommet par un petit plateau, était couronnée de la kouba en maçonnerie de Si-El-Hadj-Aïssa; la deuxième, plus éloignée de la place, dominait la première d'une quinzaine de mètres et se réunissait à elle par un col étranglé terminé latéralement par des rochers abrupts. L'occupation de cette position devait rendre celle des jardins avoisinants impossible et décider du succès de l'attaque.

Au moment où les colonnes donneraient l'assaut de vive force et où les assiégés se tiendraient derrière la brèche pour la défense, il faudrait prononcer l'attaque du mamelon Est appelé Kef-Dala. Cette seconde attaque forcerait les défenseurs à diviser leurs forces et jetterait la consternation parmi ceux qui, comptant avoir une ligne de retraite, étaient prêts à disputer le terrain pied à pied. Le mamelon Est (Kef-Dala) était hérissé, suivant son grand axe, d'énormes blocs de rochers coupés à pic et présentant des ressauts abrupts et élevés qui rendaient son accès et son occupation excessivement difficile. L'enceinte, qui le couronnait, était placée à

cheval sur son extrémité Ouest et retournée d'équerre pour longer le versant Sud jusqu'à son pied. Aussi ne fallait-il songer à établir sur ce mamelon ni batterie de brèche, ni colonne d'assaut; il y avait lieu, au contraire, de concentrer tous les moyens d'attaque au pied de ce mamelon, de renverser ou d'entamer l'enceinte à coups d'obus et de lancer les colonnes d'assaut protégées par des tirailleurs chargés de nettoyer les jardins. Cette agression vigoureuse, qui nous rendrait maîtres du second point culminant de Laghouat, devait démoraliser la défense et la forcer à se retirer dans la partie basse de la ville, dominée par les terrasses des maisons construites en amphithéâtre sur les versants du Kef-Dala et du Kef-Sidi-el-Hadj-Aïssa. Ces deux attaques combinées nous livreraient sans aucun doute la ville.

Le général en chef adopta l'ensemble de ces dispositions et chargea le capitaine du génie Brunon de l'attaque Ouest, sous son commandement, et le capitaine du génie Schœnnagel de l'attaque Est, sous le commandement du général Yusuf. Le capitaine d'artillerie, consulté sur l'emplacement de la batterie de brèche, déclara que, pour l'efficacité et l'inclinaison du tir, il convenait de la placer en arrière du marabout, sur le versant Nord du mamelon. Il pensait pouvoir découvrir de ce point toute la partie de l'enceinte du versant Sud du mamelon d'attaque. Mais le général en chef préféra placer la batterie de brèche dans l'intérieur et sur la plate-forme du marabout, parce que, de ce point, on tenait en respect les deux versants des mamelons et les jardins situés à leurs pieds. On découvrait d'ailleurs bien mieux la courtine qu'il fallait renverser.

ATTAQUE DE L'OUEST

Le général Péliissier confia cette attaque au général Bouscaren et lui adjoignit le lieutenant-colonel Cler et le capitaine Brunon. Il mit sous ses ordres une colonne

forte de trois bataillons de zouaves (un du 1^{er} et deux du 2^e régiment), d'un bataillon composé de trois compagnies du 1^{er} bataillon d'infanterie légère d'Afrique et de la compagnie des tirailleurs d'Oran, d'une section d'artillerie de montagne, d'une section de campagne, de vingt sapeurs du génie et d'une section de la compagnie auxiliaire du général Yusuf; cinq cents sacs à vivres furent mis à la disposition du capitaine du génie, en remplacement de sacs à terre, pour la construction des épaulements des batteries et des tranchées dont le développement devrait être suffisant pour couvrir une compagnie et demie chargée de la défense des pièces. Au moment où le lieutenant-colonel Cler quitta le bivouac, le général Péliissier vint lui serrer la main en lui souhaitant bonne et surtout prompte réussite : « Souvenez-vous, Cler, » lui dit le général, « que je veux vous donner à déjeuner demain, avant midi, sur la plus haute terrasse de la kasba de Ben-Salem (1). »

La colonne quitta le camp le 3 décembre, à quatre heures du soir; pendant que l'infanterie allait camper au Sud de Laghouat pour compléter l'investissement, les travailleurs, sous la protection du 2^e bataillon du 2^e de zouaves, s'installèrent au pied des montagnes, du côté de l'attaque, à six cents mètres environ des jardins et du marabout Si-El-Hadj-Aïssa. A six heures, une compagnie du 2^e zouaves s'empara du premier mamelon et, une heure après, la section de montagne fut portée à cinquante mètres en avant du camp et lança quelques obus sur les tours qui éteignirent immédiatement leurs feux.

A huit heures du soir, on organisa une petite colonne destinée à s'emparer du marabout. Quatre compagnies de zouaves (2) furent placées sous les ordres du com-

(1) *Souvenirs d'un officier du 2^e régiment de zouaves*, p. 33.

(2) Deux du 1^{er} régiment (capitaines Frantz et Bessières) et les 3^e et 4^e compagnies du 2^e bataillon du 2^e régiment de zouaves (capitaines Banon et Lauer).

mandant Morand ; une compagnie de travailleurs du 1^{er} bataillon d'Afrique et les deux sections de sapeurs du génie et de sapeurs auxiliaires furent confiées au capitaine Brunon. Ces sapeurs-travailleurs emportèrent chacun un outil et deux sacs à terre. La section de montagne devait suivre le mouvement et occuper la crête en arrière du marabout, dès qu'on s'en serait rendu maître. « L'ordre du jour était de ne pas répondre aux feux des Arabes. Toutes les recommandations ayant été faites aux soldats par le lieutenant-colonel Cler (cet officier termina ses recommandations en disant à ses zouaves qu'il leur remettait sans crainte l'honneur du régiment, que puisqu'ils avaient hérité des vingt et un ans de gloire de l'ex-1^{er} régiment, ils ne failliraient pas, au moment du danger, à tout ce que la patrie était en droit d'exiger de leur courage, qu'ils étaient bien heureux de se trouver en position de fournir à l'histoire du jeune régiment sa première page glorieuse), la petite colonne partit en silence et bien décidée à accomplir sa périlleuse mission. L'anxiété fut grande au bivouac, pendant les dix minutes qui suivirent le départ des compagnies, car chacun savait que la plus légère hésitation compromettrait cette opération, qui était l'une des plus importantes du siège et dont le succès devait, selon toute apparence, donner les clefs de la place. Le commandant Morand justifia complètement la confiance que son chef avait mise en lui ; il enleva à la baïonnette les positions ennemies (1). » Cette attaque ne coûta qu'un tué et trois blessés au 2^e de zouaves, mais les compagnies du 1^{er} zouaves y firent des pertes importantes ; elles eurent trois tués, dont le capitaine Frantz, et trente-deux blessés, dont le capitaine Bessières, le lieutenant d'état-major Boquet et le sous-lieutenant Romière.

Le capitaine du génie Brunon fit aussitôt ouvrir la face du marabout opposée à la place, et créneler tout

(1) *Souvenirs d'un officier du 2^e régiment de zouaves*, p. 35.

l'édifice. Une compagnie vint s'installer près du marabout avec les travailleurs et les sapeurs. La section de montagne s'établit à la place qui lui fut indiquée et les autres compagnies s'embusquèrent derrière les rochers de la crête. Ces dispositions prises, le capitaine du génie fit commencer à découvert, sous le feu de l'ennemi, d'abord la sape de droite en sacs à terre, puis celle de gauche ; on prépara en même temps la rampe destinée au passage des pièces. A deux heures du matin, les sapes étaient assez avancées pour couvrir les hommes et recevoir deux pièces. Cette opération ne nous coûta que huit hommes blessés.

Le capitaine Brunon, accompagné par une section de zouaves, retourna alors au camp du général Bouscaren, pour lui rendre compte des travaux exécutés et chercher l'artillerie. Le général ordonna à l'artillerie d'atteler et à deux compagnies de l'escorter. Le capitaine du génie mit sa petite troupe en marche et constitua une ligne de flanqueurs, pour protéger le convoi contre les sorties qui pouvaient être tentées. Arrivé au milieu de la rampe, qui n'avait pas moins de deux cents mètres de longueur, on essuya une effroyable décharge de mousqueterie, qui se prolongea jusqu'à l'arrivée des pièces sur la plate-forme du marabout, mais qui, heureusement, ne blessa aucun conducteur ni aucun cheval. On établit alors les embrasures et on perfectionna les épaulements, qui atteignirent une hauteur de deux mètres sur tout leur développement. La pièce de 8 fut placée dans le marabout, et l'obusier de 15 derrière l'épaulement de droite. A six heures du matin (4 décembre), tout était terminé.

A 7 heures, le général en chef arriva au col avec les colonnes d'attaque, qu'il fit placer dans les plis de terrain pour les couvrir contre les feux de la place, en attendant le signal de l'assaut ; puis il monta au marabout, accompagné du général Bouscaren et de son état-major. Lorsque ce groupe d'officiers descendit le petit

escarpement qui conduisait au marabout, les Arabes firent une décharge de mousqueterie, dont une balle brisa la cuisse au brave général Bouscaren. Le général en chef examina les dispositions prises et ordonna d'ouvrir le feu sur la tour supérieure, sur celle de droite, et sur la courtine comprise entre ces deux tours. L'assiégé répondit aussitôt par une vive fusillade, et chercha à démonter nos pièces avec son canon placé près de la tour de gauche ; mais son tir, trop incliné, ne nous fit subir aucune perte ; le sous-lieutenant Armand, seul, fut blessé par un éclat de pierre. Le lieutenant-colonel Cler organisait les colonnes d'assaut, lorsqu'il reçut l'ordre de venir prendre le commandement des troupes, à la place du général Bouscaren. Pour se porter à la batterie de brèche, il lui fallait suivre la crête des mamelons, que le feu de l'ennemi battait de face et de flanc. Pendant ce trajet, le trompette de spahis d'ordonnance près de lui fut tué, à l'endroit même où, quelques minutes auparavant, le général Bouscaren avait été blessé.

Vers onze heures, la brèche avait de trente à trente-cinq mètres de longueur. Le capitaine du génie la déclara praticable. Aussitôt on construisit un bûcher (1) destiné à donner le signal de l'assaut et à prévenir le général Yusuf, et on fit avancer les colonnes d'attaque, fortes de douze compagnies de zouaves. La première de ces colonnes, commandée par le chef de bataillon Barrois du 1^{er} de zouaves et fournie par les quatre compagnies de ce régiment, eut l'attaque de droite. Les zouaves du 3^e bataillon du 2^e régiment, sous le commandant Malafosse, formèrent la colonne de gauche et les compagnies du 2^e bataillon de ce même régiment, sous le commandant Morand, composèrent un bataillon de réserve ayant pour mission d'appuyer l'attaque de droite. Cette der-

(1) Les deux premiers zouaves envoyés pour construire le bûcher furent tués. Le caporal Vincendon, qui leur succéda, fut plus heureux. Il est devenu général de division.

nière colonne, prise en grande partie parmi les hommes de garde à la batterie de siège, reçut l'aigle du 2^e régiment. Une section de travailleurs, commandée par le capitaine Brunon du génie, marcha avec ces colonnes.

« Au signal convenu, parti de la batterie de brèche, les clairons sonnèrent la marche des zouaves. Tandis que le général Yusuf, qui opérait au Nord de la ville, était prévenu par l'éclat d'un grand feu que l'attaque commençait au Sud, les deux colonnes de droite et de gauche et la sienne s'ébranlaient pleines d'ardeur... A cette fanfare éclatante, le bataillon de droite s'élance, franchit au pas de course et sans éprouver presque de perte, tant son mouvement est rapide, l'espace qui le sépare du bas du talus rocheux à l'extrémité duquel commence la brèche. Le bataillon de gauche, précédé des zouaves de la section de la 2^e compagnie du 3^e bataillon, jetés en enfants perdus, traverse le terrain rocailleux qui s'étend entre l'oasis et la basse ville. Sous le feu des Arabes, embusqués dans ces deux endroits et dont le feu se croise sur tout l'espace à parcourir, cette colonne d'attaque arrive au pied du mamelon ayant dix-huit hommes hors de combat. Le bataillon formant réserve suit de près la colonne de droite sans éprouver de pertes sérieuses; il arrive à son tour jusqu'au talus qui précède le mur ruiné de la courtine. Au même instant, le général Péliissier, suivi des officiers de son état-major, du lieutenant-colonel du 2^e de zouaves et d'une section de gardes de tranchée, se porte lui-même vers la brèche pour imprimer une direction à l'attaque générale de la ville. Les douze compagnies de zouaves, ainsi que nous l'avons dit, étaient au pied du mamelon, glacis naturel de la place. Arrivés là, ces braves soldats prennent immédiatement le pas de course, escaladent tous les obstacles, franchissent, à l'aide de courtes échelles, les brèches faites par le canon et passant par les armes tout ce qui essaie de résister, ils se précipitent comme une avalanche avec cette *furia francese*, tant redoutée

de nos ennemis dans les moments offensifs, jusque sur la partie haute de la ville. Intimidés par la marche rapide des colonnes d'assaut, les Laghouat abandonnent la défense de la haute ville et se jettent, par les pentes de droite et de gauche, sur les bas quartiers. Les Arabes, postés dans les jardins, craignant de voir leur retraite coupée, abandonnent également leurs positions de combat et se replient des bords extérieurs de l'oasis jusque dans le dédale inextricable des plantations de palmiers. La haute ville ne tarde pas, à la suite de ces circonstances et de la vigueur de l'attaque, à rester en notre pouvoir. Le général Pélissier, voyant l'heureux résultat de l'assaut, prescrit à la colonne de réserve de se jeter à gauche, à la colonne de gauche de se diriger vers la casbah de Ben-Salem, tandis que le lieutenant-colonel Cler, à la tête de quelques compagnies des trois bataillons, se portera également sur cette citadelle pour l'assaillir de face et par la droite. La casbah ne peut résister aux efforts des assaillants. Le capitaine Fernier et ses zouaves, avec lesquels marche le lieutenant-colonel de Ligny, directeur des affaires arabes de la province d'Oran, enfoncent les portes et se précipitent dans l'intérieur de cette espèce de forteresse. Les défenseurs sont poursuivis à la baïonnette dans la cour, aux étages supérieurs et sur les terrasses. Le lieutenant-colonel du 2^e de zouaves, se souvenant des paroles du général Pélissier, hisse l'aigle de son régiment, sur le dôme du minaret, au moment où le chef des Nègres, chargé d'organiser la défense par le chérif, tombe mort à ses pieds sous les balles de la garde du drapeau français.

» La ville était prise; mais ce brillant fait d'armes coûtait cher au 2^e de zouaves. Soixante hommes mis hors de combat et le commandant Morand, atteint d'une blessure mortelle lorsqu'il conduisait la tête de la colonne sur la casbah, payaient ce succès de leur sang. C'était un glorieux, mais un sanglant baptême pour l'aigle du

nouveau régiment... Cet officier, un des plus intrépides du 2^e de zouaves, avait l'esprit éminemment chevaleresque. Admirateur passionné des héros de l'Empire (et cela était d'autant plus naturel qu'il était le fils de l'un de ces hommes de fer qui firent tant pour la gloire de Napoléon), Morand, la veille de l'assaut de Laghouat, sollicita de son lieutenant-colonel l'autorisation de porter par-dessus son uniforme un paletot gris, de couleur assez voyante, pour le faire remarquer de ses soldats et des Arabes pendant l'action. Au moment de franchir la brèche, il sonna lui-même la marche des zouaves avec un petit cornet qu'il avait l'habitude de porter au feu, quand il commandait une compagnie de chasseurs à pied. Lorsqu'on le rapporta, mortellement blessé, au camp des zouaves, il passa devant le front de deux compagnies d'élite du 50^e de ligne. Ces soldats s'empresèrent de lui rendre les honneurs militaires. Morand en fut touché et se tournant vers ces compagnies : « Voltigeurs du 50^e, » leur dit-il avec une noble fermeté, « je vous remercie et vous souhaite à tous plus de bonheur qu'à moi. Je termine en ce moment ma vie de soldat. » Il ne se trompait pas ; on fit l'amputation de la cuisse et il mourut. Son frère Louis, lieutenant au même régiment, fut blessé le même jour, à la tête de sa section.

« Le général Pélissier ne tarda pas à arriver lui-même sur les terrasses de la casbah de Ben-Salem. Il prescrivit au lieutenant-colonel du 2^e zouaves de rallier les troncçons épars de son régiment, et d'achever la prise de possession de Laghouat, en donnant la main à la colonne Yusuf. Ce dernier, escaladant, à la tête de ses troupes, les murs Nord de la place, venait d'y pénétrer. Le colonel Cler avait l'ordre, une fois cette jonction opérée, de rejeter jusque dans les jardins de l'oasis les Arabes qui cherchaient à résister encore. Les instructions du général en chef furent suivies ponctuellement. La place des Bains maures, au centre de la ville, fut prise. En arrivant sur cette place, le lieutenant-colonel

du 2^e de zouaves aperçut sur la gauche, près de la porte de l'oasis, un Arabe soutenu par deux M'zabi ; il le fit poursuivre, mais bientôt ce groupe disparut dans les fourrés des jardins. C'était le chérif lui-même, non blessé, mais tellement affecté par sa défaite qu'il ne pouvait marcher sans se faire soutenir. Les zouaves, après avoir franchi des rues étroites, tortueuses, dont plusieurs étaient couvertes par les étages supérieurs des maisons, après s'être mis en communication avec les troupes du général Yusuf, firent tête de colonne à gauche et occupèrent les bâtiments donnant accès sur les jardins. Cette partie de la ville fut à peine défendue.

» Lorsque la colonne revint du côté de la casbah de Ben-Salem, l'attention des soldats fut attirée par une maison fortifiée de laquelle s'échappaient de grands cris, et où paraissait s'être réfugié beaucoup de monde. Cette maison, ayant appartenu aux Ben-Salem, et pour ce motif appelée maison du khalifat, était alors remplie des familles des principaux partisans de l'ancien chef de Laghouat, que le chérif d'Ouargla y détenait en otages. Les M'zabi du chérif, chargés par lui de garder ces malheureux, ayant fait feu sur les colonnes d'attaque de la grande casbah, avaient attiré sur eux l'attention d'abord, la vengeance bientôt après des assaillants. Une fois la grande casbah enlevée, nos soldats s'étaient précipités sur cette maison dite du khalifat. Une première cour avait été envahie. La défense, tout en continuant à tirer, s'était rejetée dans une grande cour entourée de terrasses et d'appartements occupés par des juifs, des femmes, des enfants, des vieillards. Dans ce moment, le lieutenant-colonel du 2^e de zouaves, qui venait de faire enfoncer une petite porte de derrière et de pénétrer par là dans l'intérieur de la maison avec quelques officiers et zouaves, comprit ce qui se passait. Reconnu à son uniforme pour un chef, par les malheureux Laghouat partisans de la famille de Ben-Salem, il fut bientôt entouré, ainsi que les officiers, par ces victimes

de la guerre qui s'attachaient à leurs vêtements pour échapper à la fureur des assaillants. A moitié étouffés par ces dernières étreintes du désespoir, séparés de leurs soldats par cette masse mouvante de chair humaine, les officiers du 2^e de zouaves qui avaient pénétré dans la grande cour parvinrent difficilement à se dégager, à se faire reconnaître des vainqueurs et à arrêter le carnage. Enfin, grâce à leurs énergiques efforts, ils purent sauver plus de trois cents Laghouat, qui tous appartenaient à l'aristocratie de la ville. Ils furent transférés dans la grande casbah. On y porta également cinq drapeaux pris dans la maison du khalifat.

» Il était deux heures de l'après-midi, la ville de Laghouat était entièrement occupée par les troupes françaises. Ainsi qu'il l'avait dit la veille, le général Péliissier était entré avant midi dans la place ; il rappela au lieutenant-colonel Cler, qui le rejoignit après la délivrance des otages et la prise de la maison du khalifat, la promesse de déjeuner sur la terrasse la plus élevée de la grande casbah. Là, au milieu des sanglants débris du combat, entouré des drapeaux pris à l'ennemi, assis sur de riches tapis arabes, dominant l'oasis et l'immense horizon du désert, un repas tout militaire fut servi au général en chef et au général Yusuf qui venait d'arriver dans la casbah. Bien des choses y manquaient. L'argenterie fut représentée par les couteaux des sapeurs du 2^e de zouaves, que ces braves soldats prêtèrent à leurs chefs ; le café fut ensuite préparé dans leurs marmites de campement.

» Le soir, un peu avant la tombée de la nuit, les enfants de Ben-Salem et ses principaux officiers ou partisans réfugiés dans le camp du général Yusuf, ayant appris que leurs femmes et leurs familles avaient été miraculeusement sauvées, s'empressèrent de venir les réclamer. Le lieutenant-colonel Cler, nommé par le général Péliissier commandant supérieur de la ville, fut fort satisfait de se débarrasser de cette population fémi-

nine, dont la présence au milieu des soldats, dans un moment d'exaltation victorieuse, pouvait n'être pas sans inconvénient et même sans danger. En effet, quelques-unes des femmes, les Juives principalement, avec leur costume biblique fort en désordre, leurs grands yeux noirs, leur magnifique chevelure et leur teint d'une mate blancheur, offraient un genre de beauté que l'on ne rencontre guère qu'en Orient et dans le désert. Toutes ces malheureuses, en quittant la grande casbah où elles avaient été transférées après la prise de la ville, exprimaient leur reconnaissance aux officiers en baisant leurs mains et même leurs vêtements (1). »

ATTAQUE DE L'EST (KEF-DALA)

Dans la soirée du 3 décembre, le général Yusuf, commandant l'attaque de l'Est (Kef-Dala), fit prendre position à la colonne du commandant Pein, sur la rive gauche de l'Oued-M'zi, à environ un kilomètre et demi en aval et à bonne portée de canon de la ville pour observer la plaine et les jardins compris entre le camp du général Yusuf et celui du général Bouscaren. Il désigna les corps qui devaient participer à l'attaque du lendemain et donna toutes les instructions nécessaires en pareille circonstance. Le 4 décembre, à quatre heures du matin, la colonne se mit en mouvement pour se porter sur la rive droite de la rivière en avant des jardins qui couvraient la plaine du versant Sud de la ville, en un endroit où elle pût prendre les dispositions défensives qu'exigeait l'attaque du général Pélissier et suivre pas à pas les progrès de cette attaque. Elle était composée ainsi qu'il suit :

COLONNE D'ASSAUT

Détachement du génie ; une section de la compagnie

(1) *Souvenirs d'un officier du 2^e de zouaves*, p. 39 à 48.

auxiliaire munie de pioches, pelles, pics à roc, outils de mine, sacs à terre vides, artifices de guerre, sous le commandement du capitaine du génie Schoënnagel, et sections de volontaires pris dans tous les corps et portant des échelles d'escalade; une compagnie du 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique; quatre compagnies de tirailleurs indigènes d'Alger; le détachement de tirailleurs indigènes de Constantine.

COLONNE DE RÉSERVE

Quatre compagnies du 60^e de ligne; deux pelotons du 1^{er} chasseurs d'Afrique; un peloton de spahis; les goums.

La canonnade de l'attaque du général Pélissier se fit entendre quelques minutes après que la colonne du général Yusuf eut quitté son camp pour se diriger sur l'emplacement désigné, sur la rive droite de l'Oued-M'zi. Le général harangua alors les troupes et leur fit voir les pentes presque infranchissables, les tours crénelées, les escarpes élevées qu'il fallait gravir et escalader pour prendre la ville. Il ordonna ensuite toutes les dispositions à prendre pour l'assaut et pour opérer la prise successive des maisons.

Le mamelon Kef-Dala, la tour et l'escarpe qui le couronnaient, ainsi que les jardins, étaient garnis de défenseurs qui paraissaient déterminés à soutenir une lutte à mort. A dix heures du matin, on vit, à l'attaque du général Pélissier, tomber un dernier pan du mur qui pouvait rendre la brèche praticable. Quelques instants après, on entendit dans le lointain battre la charge, et on vit les colonnes d'assaut disputer pied à pied le sommet de la brèche du Kef-el-Hadj-Aïssa. Le général Yusuf fit aussitôt avancer sa colonne au pied du Kef-Dala. Une vive fusillade, partie des jardins et de l'arête du mamelon d'attaque, l'accueillit à bout portant. Une compagnie du 2^e bataillon d'Afrique fut déployée en

tirailleurs pour protéger son flanc, et un détachement de spahis, qui se trouvait derrière le mamelon situé vis-à-vis le Kef-Dala, sur la rive gauche de la rivière, débusqua les Arabes placés sur la rive opposée. La cavalerie fut échelonnée par pelotons, depuis le camp du général Bouscaren jusqu'au Kef-Dala, pour arrêter les fuyards. Un détachement de tirailleurs, commandé par le caporal Laffite du 2^e régiment du génie, s'enfonça dans l'intérieur des jardins et pratiqua des créneaux à coups de pioche, pour favoriser l'approche des tirailleurs. La section d'artillerie de montagne, protégée par une compagnie d'infanterie, arriva au trot et se mit en batterie au pied du mamelon, à cent mètres des jardins. Elle commença son feu. La charge fut battue en même temps. Les colonnes d'assaut gravirent avec rapidité les flancs escarpés du mamelon dans l'ordre suivant :

Détachement du génie ;

1 section de la compagnie de travailleurs, commandée par le capitaine du génie Schoennagel ;

1 section de volontaires de tous corps, portant des échelles ;

4 compagnies de tirailleurs indigènes d'Alger et le détachement de tirailleurs indigènes de Constantine ;

4 compagnies du 60^e, servant de réserve.

Au moment où ces colonnes s'élançaient en avant, elles furent prises de flanc, de front et de revers par une fusillade des plus vives partie des jardins, de la crête du mamelon et de l'escarpe de la ville. Arrivée à mi-côte du mamelon, la tête de la colonne essuya une décharge de mousqueterie formidable, partie de l'arête des rochers ; mais un instant après, elle occupa à son tour le sommet du mamelon, fusilla à bout portant l'ennemi et lui fit éprouver des pertes considérables. La retraite de celui-ci se fit avec précipitation et désordre. Ceux qui échappèrent au carnage se retirèrent derrière les murs

des jardins situés au pied du versant Nord du mamelon, et rentrèrent en ville par la porte Chergui (de l'Est). Les premières colonnes d'assaut arrivèrent au pas de course au pied de la tour Si-Abdallah et se développèrent le long de l'escarpe qui réunissait cette tour à la porte Chergui. Là, elles furent de nouveau exposées à la fusillade, partie des tours, des jardins, ainsi que des maisons situées en dehors de la ville. Les tirailleurs indigènes, placés en arrière, ripostèrent à ces feux, et se jetèrent ensuite dans la partie basse de l'escarpe, vers la porte.

Tandis que le sous-lieutenant de la section des travailleurs, Versini, du 60^e de ligne, faisait enfoncer la porte Chergui, le capitaine du génie Schoennagel faisait pratiquer, sous le feu de l'ennemi, à coups de pioche, par les sapeurs et les travailleurs, trois brèches dans l'escarpe élevée, et donnait ainsi accès dans l'intérieur de la ville. L'une de ces brèches fut ouverte contre la tour Si-Abdallah, dans l'angle de la petite courtine, et les deux autres dans la longue courtine qui réunissait le petit flanc de cette tour à celle située en avant de la porte Chergui. Les assaillants se précipitèrent par ces issues et s'emparèrent de la petite place élevée, située dans l'intérieur de la ville, entre la tour Si-Abdallah et le marabout voisin. Maîtres de cette position si importante, ils plongèrent à leur tour dans les rues, sur les terrasses, dans les jardins, et débusquèrent l'ennemi partout où il se trouvait. Le gros de la colonne suivit le mouvement, et toute l'attaque se trouva bientôt réunie en masse sur l'emplacement compris entre la porte Chergui et la tour Si-Abdallah. Pendant que ces événements se succédaient avec rapidité, la compagnie du 2^e bataillon d'Afrique, déployée en tirailleurs depuis le commencement de l'action et précédée d'un détachement chargé de percer les créneaux, s'enfonçait dans l'intérieur des jardins et se dirigeait vers le pied de l'escarpe.

La tête de la colonne d'attaque, débouchant de la place derrière la tour Si-Abdallah, prit pied à pied toutes les maisons de l'îlot compris entre l'arête du Kef-Dala et l'enceinte, et perça des ouvertures à coups de pioche dans les murs, pour pouvoir communiquer d'une cour à l'autre. Les terrasses furent escaladées au moyen des échelles. Une fois maîtres de toutes les maisons qui couronnaient les crêtes, on s'étendit latéralement et on s'empara des autres îlots de maisons, dans lesquels on rencontra une résistance opiniâtre, mais qui fut chèrement payée par les défenseurs. Bientôt, les troupes des deux attaques firent leur jonction au centre de la ville, dont la prise fut dès lors définitive.

Les chasseurs, les spahis et les goums des deux colonnes formés par pelotons, et placés autour de Laghouat et de ses jardins pour arrêter les fuyards, ne purent empêcher un grand nombre d'insurgés, et parmi eux le chérif Ben-Nacer, Yahia-ben-Maamar et Telli-ben-Lekhal, de s'échapper à la faveur de la nuit. Le carnage avait été affreux. Les habitations, les tentes des étrangers dressées sur les places, les rues, les cours étaient jonchées de cadavres. Une statistique, faite à Laghouat à tête reposée et d'après les meilleurs renseignements, donna un chiffre de deux mille cinq cents tués ; le chiffre des blessés était insignifiant. Cela se conçoit. Les soldats, furieux d'être canardés par une lucarne, par une porte entre-bâillée, un trou de terrasse, s'étaient rués dans l'intérieur des maisons et avaient tué impitoyablement tous ceux qui s'y trouvaient. Les quelques Beni-Laghouat qui avaient échappé au massacre, s'étaient réfugiés dans les jardins ; ils en sortirent quelques jours après, quand on leur eut donné la vie sauve.

La chute de Laghouat eut un grand retentissement dans tout le Sahara, et fit dire aux Arabes que les Français venaient de gagner un autre Alger dans le Sud.

Le déblaiement de la ville de ses nombreux ca-

davres fut très long à se faire; c'était une horrible besogne à laquelle on employait plusieurs bataillons par jour. Trois ou quatre jours après l'assaut, le général Pélissier visitait ces charniers et, trouvant que cela ne marchait pas au gré de sa volonté, il faisait demander l'officier supérieur, chargé ce jour-là de la funèbre corvée. C'était l'excellent commandant de Chabron, du 5^e de ligne. Le général Pélissier lui fait le reproche d'un ton brutal de la lenteur apportée par ses hommes dans le service dont ils ont été chargés. Le commandant, sans se troubler de l'apostrophe du général, lui répond avec beaucoup de calme : « Que voulez-vous, mon général, nous n'enterrons pas les morts aussi vite que vous les faites ! » Le général se retira en faisant entendre son grognement nasillard habituel et en lui répondant : « Vous dites là une bêtise ! » Mais comme il ne détestait pas ce genre de bêtises, il n'en garda pas rancune, au contraire, au commandant de Chabron (1). » Le 7 décembre, l'armée accomplit un pieux et triste devoir en rendant les derniers honneurs au chef de bataillon Morand, mort des suites de ses blessures; il fut enterré sur la brèche. Quelques jours après, le général Bouscaren mourait également (2).

E. MANGIN,

(A suivre.)

Lieutenant au 1^{er} tirailleurs algériens.

(1) Trumelet, *Le général Yusuf*, t. II, p. 116, note 4.

(2) Le général Bouscaren était d'une bravoure remarquable et d'un esprit chevaleresque. Les Arabes l'avaient surnommé Bou-Chekara (l'homme au sac) parce qu'il portait au bras gauche un sac rempli de tabac, dont il faisait une grande consommation. Il fumait encore lorsqu'on lui coupa la jambe à la suite de la blessure reçue pendant l'assaut. Il mourut quelque jours après, dans une petite chambre de la casbah, où on l'avait installé et où s'élève aujourd'hui le fort qui porte son nom. Il emportait les regrets des officiers et des soldats dont il était le père.